



Les
carnets
de
Douglas



Christine Eddie



LES CARNETS DE DOUGLAS

Christine Eddie

Les carnets de Douglas

Alto

Les Éditions Alto remercient le Conseil des Arts du Canada
pour son soutien financier.

La publication de cet ouvrage a été rendue possible
grâce à l'aide financière de la Société de développement des
entreprises culturelles (SODEC) et du ministère du Patrimoine
canadien par l'entremise du Programme d'aide au développement
de l'industrie de l'édition (PADIÉ).

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

ISBN : 978-2-923550-20-6

© Éditions Alto, 2008

J'ai dans le cœur un arbre.

Christian BOBIN,
Mozart et la pluie

On s'essouffle à parcourir la terre, à l'affût de quelque trésor qui console. On écoute le chant de la mer. On lit un poème. On respire du jasmin. On tombe avec la neige. On cherche un éblouissement qui retentira encore quand les heures creuses reviendront rythmer l'ordinaire, un éclat fulgurant qu'aucune misère humaine ne peut écraser.

Je voulais t'offrir la beauté du monde, un recueil de consolations qui te guiderait doucement vers la lumière. C'est tout ce que j'ai trouvé pour ne jamais te quitter. Il m'aura fallu beaucoup trop de temps pour comprendre qu'ici ou ailleurs, loin de toi, la lumière est toujours tamisée. Il y a des silences impardonnables et j'essaie de me rassurer en songeant que je t'aurai au moins épargné le spectacle de ma détresse. Mais je n'écrirai plus, c'est mon dernier carnet, je te le promets. Je reviens. Attends-moi.

Repérage

Même quand elle se déroule au loin, la guerre profite toujours à quelqu'un. À Sainte-Palmyre, ce fut aux Brady. Guidés par l'odeur de pactole qui se terrait sous le moindre signe de rationnement, ils se lancèrent dans un marché noir d'aliments, brassèrent de la bière et, surtout, des affaires. Petit train va loin et l'encre qui signa l'Armistice n'était pas encore sèche que leur locomotive tirait déjà une rondlette fortune dont l'édification avait échappé à l'inspecteur des impôts.

Comme une marée noire, leur pouvoir s'étendit sur des dizaines, puis des centaines et des milliers d'hectares. Fermes, abattoirs, épiceries, usines, auberges : à la fin, on ne compterait plus. Tout ce qui nourrissait la région finirait par leur appartenir. À Sainte-Palmyre, les Brady prendraient l'habitude de présider la table. De père en fils, cela irait de soi.

Antoine, le rejeton de la première génération de ces Brady prospères, assura le relais dès le moment où il se choisit une épouse parmi les filles de notables : Alexina, une nymphette un brin neurasthénique mais au compte bancaire consistant. Leur opulence bien assise, Antoine et Alexina eurent deux enfants, une fille, May, et, Dieu soit loué !, un garçon trois ans plus tard. Ce qui autorisait la nymphette à soupirer d'un air las quand le jeune Romain était présenté à d'illustres visiteurs : « C'est le dernier enfant que j'aurai. » Elle tint promesse.

Occupés, lui à faire fructifier leurs actifs et elle, à soigner sa dépression, les parents Brady eurent peu de temps à consacrer à Romain. Quant à May, la sœur, sa jalousie se transforma en une aversion qui frisa le sadisme chaque fois que l'occasion lui fut donnée de se trouver seule avec son frère. Ce sont des choses qui arrivent.

Aussi, quoique normalement constitué, leur cadet ne sut jamais tout à fait comment se comporter avec une famille de parvenus qui n'entretenait de relations que si elles étaient publiques. Aux timides questions que Romain, comme tous les enfants de son âge, posait candidement, on ne répondait pas, ou alors trop vite et à côté. Pas maintenant. Qu'est-ce que tu crois ? Mais vas-tu finir par te taire ! Le petit garçon errait dans les couloirs étincelants du manoir à fausses tourelles, se cachait dans les plis des rideaux en caressant à deux mains leur velours épais, se pelotonnait sur le palier de l'escalier en imitation de marbre, assez large pour contenir deux arbres généalogiques. En effet, il finissait par se taire.

Il aurait pu se perdre, s'emmurer, mais c'était sans compter la musique qu'il croisa par hasard au jardin d'enfants et que monsieur et madame, considérant qu'il serait de bon ton d'offrir de temps à autre un récital à leurs invités, acceptèrent de lui faire apprendre. Sans compter aussi les livres importés à

prix d'or, par rayonnages entiers pour le coup d'œil, dont les pages étaient parfois collées les unes aux autres à force de n'avoir jamais été lues. Les véritables parents de Romain Brady, les seuls qui comptèrent vraiment, se nommaient Amadeus Mozart et la comtesse de Ségur.

À quatre heures de route de Sainte-Palmyre, Éléna Tavernier dut se contenter, elle aussi, d'une enfance dépeuplée. Elle grandit dans une maison pleine de fracas où les injures que le père lançait à Rose, la mère, en même temps qu'une assiette ou une gifle, débordaient d'obscénité et de mépris. Ne pas les entendre demanda beaucoup d'efforts à la fillette. Elle passa ainsi l'essentiel de ses premières années à se boucher les oreilles, rêvant à l'intervention des fées qui les transporteraient, elle et sa maman, dans un pays des merveilles, n'importe lequel. C'est exactement ce qu'elle faisait la dernière fois que sa mère hurla dans la cuisine pendant qu'une tache de sang dessinait un lac sur le plancher. S'il manquait un indice pour connaître toute la vérité, Éléna le trouva dans le regard terrifié de la morte, juste avant que le prêtre ne lui ferme les yeux. Mais dénoncer le père était au-delà des forces d'une gamine de six ans.

Rose Tavernier fut enterrée au bout de la dernière rangée du petit cimetière de Saint-Lupien où Éléna ne pouvait se rendre qu'en cachette, avant l'école ou après la messe, sans jamais avoir le temps de dire maman tu me manques. La fille unique n'eut d'autre choix que de s'accommoder de son père unique. Comme un caméléon invisible et tranquille, apparemment obéissant mais en constant état d'alerte, elle apprit à ranger,

nettoyer, cuisiner et étudier en faisant semblant de ne pas rester sur ses gardes à tout moment. Les caméléons, c'est connu, ont un champ de vision de trois cent soixante degrés.

C'est le fils du boulanger, lançait en soupirant Antoine Brady aux gens d'affaires qui traversaient le salon, étonnés d'y trouver un enfant plongé dans les aventures de Robinson Crusoë. C'est mon frère adopté, s'empressait de préciser May le dimanche à ses amies ricaneuses, comme pour s'excuser de devoir leur imposer les gammes et les arpèges qui s'emparaient des trois étages du manoir. ... Le dernier enfant que j'aurai, bredouillait Alexina en s'emmitouflant dans son châle de cachemire.

Romain ne savait pas se tenir droit. Romain marchait comme un canard. Romain mettait ses coudes sur la table et, plus souvent qu'autrement, le feu aux poudres. Romain était trop ceci et pas assez cela. Quand une parole osait sortir de sa bouche, elle déconcertait. Il lassait sa mère, irritait son père. Impairs, sottises, étourderies. Tout était de la faute de Romain. Même la pluie qui faisait pourrir les récoltes.

— Tu as le mauvais œil, grondait May à son oreille en lui enfonçant les ongles dans le gras du bras.

Il s'efforça pourtant de grandir en découvrant un sens caché aux choses de la vie. À l'école, le fils du boulanger se fixa au milieu du peloton d'où il ne fit rien pour se faire remarquer. En société, le frère adopté ne chercha pas à se faire des amis et il se laissa

devenir la risée des habitants de Sainte-Palmyre qu'il observait sans broncher. Mais très tôt, le dernier enfant d'Alexina prit une décision qu'il eut largement le temps de mûrir, le soir avant de dormir, en recomptant l'argent de poche qu'il économisait.

Pendant le cérémonial pompeux organisé pour souligner ses dix-huit ans et auquel étaient conviés des poignées d'inconnus, Romain surprit ses parents en leur annonçant qu'il partait vivre quelque temps à la campagne. Sa sœur éclata de rire.

Le matin du jour où elle quitterait Saint-Lupien, Éléna se réveilla brusquement dans une maison vide. Comme cela arrivait souvent, le père n'était pas rentré. Elle en profita pour partir avant l'aube vers l'école. En chemin, elle s'arrêterait au cimetière où elle déposerait un bouquet de violettes sauvages au bout de la dernière rangée.

Debout devant sa mère morte, son cartable dans une main et les fleurs bleues à peine écloses dans l'autre, l'adolescente essaya de se rappeler un souvenir qui évoquerait quelque chose de doux et de fort, d'une époque lointaine où la vie à deux contenait encore, chaque fois que le père leur faisait la grâce de s'éclipser, une parenthèse de tendresse. Mais à part une brume fine qui dansait sur l'herbe des allées mal entretenues, rien ne montait.

La pierre tombale de mauvaise qualité la regardait tristement tandis que le soleil se levait. Les lettres qui formaient le nom de la mère s'effaçaient par endroits, déjà noircies par le temps, la neige et la pluie. Quand les oiseaux se mirent à piailler bruyamment pour saluer l'aurore, Éléna, qui fixait sa mère des yeux, ne lut plus *Rose Tavernier* mais bien : *ose Ta v....ie*.

Elle resta là, immobile et prise de court. Une envie folle de sortir du rang courut dans les veines du caméléon.

Ni les parents, ni la sœur, ni le professeur de clarinette n'avaient cru Romain.

— Et qui, penses-tu, subviendra à tes besoins ? demandaient-ils, moqueurs.

— On verra, répondait Romain en évitant les regards sceptiques braqués sur lui.

Il y eut certainement un peu de discussion, mais seulement pour la forme. Car, en fin de compte, que leur fils ait la soudaine envie de s'offrir quelques semaines au milieu d'un champ soulagea les Brady, qui estimèrent qu'un éloignement, même bref, serait bénéfique pour toute la famille. Ils commentaient la nouvelle avec des gloussements saccadés, convaincus que, de toute façon, aussitôt qu'il serait confronté aux rigueurs de la vie rurale, leur héritier reviendrait en courant.

Quand la neige eut complètement fondu, le jeune Romain fourra son nécessaire dans un sac auquel il ajouta un compas, une hachette, un paquet de graines et des allumettes. Le sac à ses pieds et l'étui de sa clarinette à la main, il salua impassiblement la mère, la sœur et les domestiques, comme on le lui avait appris, en courbant un peu le dos.

Antoine Brady, toujours absent lors des moments cruciaux, s'était enfermé dans son bureau où il esquissait un rictus dont personne ne fut témoin : fixant vaguement une

colonne de chiffres, heureux que son em-poté de fils prenne lui-même une décision et s'y tienne, il souriait. À l'étage, surveillant la scène d'une fenêtre, le professeur de musique souriait, quoique inquiet car les Brady étaient sa plus importante source de revenu et Romain, de loin, son meilleur élève. Debout sur le seuil du manoir, Alexina souriait aussi, enchantée par le caractère exceptionnel de l'événement, tandis que May jubilait de voir son rêve le plus cher exaucé. Même les domestiques souriaient, ravis d'avoir une chambre de moins à ranger. La vie souriait à Romain Brady, qui avait la peur vissée au ventre. Le moment venu, il souleva son sac de voyage et se mit en marche. Il ne se retourna pas.

À Saint-Lupien, Éléna s'apprêtait à faire la vaisselle du souper quand son père lui annonça de but en blanc qu'il l'avait promise au fils de l'épicier contre une caisse de scotch. Éléna se serait tranché les poignets plutôt que de se marier à un âge aussi jeune avec un grand dadais ne sachant ni rire, ni lire. C'est ce qu'elle répondit mais le père rétorqua qu'il n'avait jamais eu l'intention de lui demander son avis et lui ordonna de fermer sa maudite gueule !

Des rots entrecoupaient les grognements du père. En titubant vers Éléna, il leva un bras pour la frapper et commença à se répandre en insultes. La jeune fille courut vers la porte d'entrée. Au passage, elle agrippa le premier objet que rencontra sa main, une lampe à l'huile qui éclairait crûment la pièce, et la lança impulsivement vers le gros homme furieux. Elle ouvrit la porte pour s'élancer dans la nuit sans avoir conscience du feu qui envahissait déjà la mesure.

Ce n'est que lorsqu'elle se trouva trop essoufflée pour continuer, de l'autre côté du champ de maïs aux tiges sèches et noircies laissées par l'hiver, qu'Éléna s'effondra. Elle avait froid et ne sentait plus ses chevilles écorchées. Son cœur cognait si fort qu'elle avait l'impression d'être poursuivie par une armée de soldats. Il lui fallut encore quelques minutes pour réaliser qu'elle était hors de danger. Se ressaisissant, elle reprit sa

course, déterminée à s'éloigner le plus loin possible de la plaine déserte où elle avait toujours vécu. Au loin, une maison brûlait. On aurait dit le soleil qui, pour la deuxième fois ce jour-là, se levait.

À Sainte-Palmyre, la saison des récoltes battait son plein et Antoine Brady était fort occupé à calculer les bénéfices brut et net de ses cultures maraîchères. Le moment étant venu de choisir un établissement collégial pour Romain, madame mère s'attelait enfin à étudier les propositions de différents collèges privés, tous prêts à d'étonnantes courbettes pour accueillir un Brady parmi leurs donateurs. Quant à May, elle égrenait ses heures entre le salon de coiffure et un champion de tennis qui l'initiait aux délices du baiser prolongé.

En après-midi, les cours de la Bourse chahutèrent dramatiquement et monsieur s'enferma à double tour dans son bureau. Alexina éternisait un coup de téléphone au président d'un conseil d'administration qui, tout en lui faisant du plat, lui présentait les attraits d'une méthode inédite d'enseignement de la physique quantique. Pendant ce temps, May se trémoussait sur le court, le poids du corps sur la jambe droite, les deux mains agrippées à la raquette, l'œil fixé sur le biceps plutôt que sur la balle de son adversaire. Les domestiques, qui avaient besoin de consignes pour préparer la Journée des Moissons, une fête annuelle soulignant avec faste la renommée des Brady de Sainte-Palmyre, réclamèrent Romain, faute de mieux. Ce qui força les uns et les autres à se rendre à l'évidence : le fils n'était pas rentré, décidément, cet enfant !

Il fallut amorcer des recherches. Près d'un mois s'écoula avant qu'on ne constate que quelque chose de grave avait pu se produire. Les battues cessèrent à la Toussaint, quand Antoine Brady se laissa convaincre par ses conseillers qu'il n'était guère réaliste de poursuivre les efforts. La veille de Noël, des policiers se présentèrent au manoir pour annoncer à la famille, le regard penché vers le sol, qu'un corps décomposé trouvé au bord d'un ruisseau, à quelques kilomètres d'une ville de la région voisine, était sans doute celui de Romain. Ils étaient désolés.

La semaine suivante, on procéda à une brève et intime cérémonie pour commémorer la courte existence du disparu.

Romain Brady avait marché durant soixante-seize jours vers le nord avant de trouver une forêt suffisamment vaste et profonde où s'arrêter. Quand il s'y était enfoncé, ç'avait été pour chercher une rivière. Il arpenta ainsi plusieurs fois son territoire avant de décider de l'endroit où il s'établirait.

Construire un refuge ne fut pas une mince affaire. Le premier hiver, même s'il ne s'avéra pas particulièrement rude, laissa Romain fiévreux à cause du vent et de la neige qui se faufilaient entre les interstices du bois rond. Quand les jours recommencèrent à raccourcir, cependant, Romain sut qu'il ne craindrait plus jamais autant le froid. Sa cabane de rondins superposés n'était peut-être pas bien grande mais le foyer de grosses pierres grises la tiendrait au chaud. L'épaisseur des murs, cimentés par une mixture d'herbe et de boue, la garderait fraîche en été. Du bois soigneusement cordé attendait dans l'appentis.

Romain était amaigri et épuisé, mais satisfait. Quelques villages se trouvaient à tout au plus un jour de marche et il avait rapidement compris qu'il ne manquerait de rien d'essentiel. La rivière fournissait une eau claire et aussi du brochet et de la truite en abondance. La terre de la clairière fit pousser les graines qu'il avait, des semaines durant, prélevées dans les grands potagers de Sainte-Palmyre. La forêt abritait du gibier. Le soleil séchait les vêtements. La neige, le sel et l'eau

fraîche des ruisseaux conservaient les aliments.

L'argent de poche fut utile pour se procurer les denrées indispensables ainsi que les matériaux introuvables en plein bois. De la vitre pour l'ouverture percée dans le mur, côté sud. Des bougies et du sucre. Un bidon d'aluminium pour recueillir l'eau de pluie. Un tuyau souple qui mit le point final à un ingénieux système de distribution de l'eau. Et, quand par miracle on en trouvait, un livre.

Chaque journée consacrée à de nouvelles acquisitions était une aventure exigeante. Il fallait parcourir une longue route, ne pas éveiller la méfiance des habitants à l'endroit du jeune homme qui parlait peu mais payait toujours rubis sur l'ongle avec du poisson frais ou des petits billets propres et lisses qu'il sortait lentement de la poche de son parka déjà usé. Certes, la présence intermittente de Romain Brady dans les alentours fit un peu jaser. Mais tant de jeunes erraient alors en quête d'une vie nouvelle que Romain réussit à demeurer relativement anonyme. Un état rassurant et familier qui lui convenait plus que jamais.

Malgré l'accueil chaleureux que lui réservèrent les Petites-sœurs-du-Saint-Carmel quand elle frappa à leur porte, Éléna n'eut pas l'intention de s'éterniser dans leur monastère. Elle prit un certain plaisir à chanter avec elles le psaume du jour en épluchant les légumes, mais n'apprécia pas du tout le silence du réfectoire et, dans le cliquetis des cuillères à soupe, elle n'entendit jamais l'appel de la vie contemplative. Si les moniales avaient su que leur protégée n'avait encore que seize ans, elles ne l'auraient sans doute pas laissée partir. Mais, devant la détermination et l'assurance de la belle enfant, elles la chargèrent de nourriture, de vêtements et de beaucoup de trop conseils.

Dans la valise en carton d'Éléna, remplie amoureusement par sa nuée de nouvelles mères, se trouvait l'adresse d'une cousine de la vieille sœur économe. La cousine se prénomait Mercedes, elle était apothicaire et résidait à Rivière-aux-Oies. Les religieuses, prudentes, entamèrent une neuvaine pour qu'Éléna sache l'y trouver parce que l'endroit était une virgule trop discrète pour figurer sur une carte. Même le tracé s'y rendant pouvait être difficile à suivre, compte tenu du zigzag invraisemblable des bouts de routes rafistolées dans ses alentours, dont aucune ne se dirigeait précisément vers le village.

Éléna prit un autobus et profita des rares voitures qui montaient là-haut avant d'arriver

à bon port. La lettre des sœurs à la main, elle s'arrêta dans ce qui sembla être le seul magasin du coin et y demanda timidement si quelqu'un connaissait Mercedes. Un quart d'heure plus tard, elle rencontrait une petite femme trapue et énergique qui la reçut bruyamment, la logea, la nourrit et ne mit pas une semaine avant de lui proposer de devenir son apprentie. Tu prendras ma relève, tu auras un métier. Éléna, qui en vérité ne disposait d'aucune alternative, ne se fit pas prier. C'est ainsi qu'aux côtés de la pharmacienne, elle s'appliqua à découvrir le nom des plantes, leur effet miraculeux sur les rhumatismes, les migraines et la mélancolie. Docile, elle apprit à faire des mixtions aux odeurs étranges qu'on posait en cataplasme sur la douleur, des élixirs, de la teinture d'aubépine, des onguents à la citronnelle et des poudres faites à partir de graines dont les noms se trouvaient dans un grand livre illustré que la jeune fille étudiait avec ferveur.

On venait parfois de loin pour prendre conseil auprès de Mercedes. À la longue, on fit aussi confiance à son assistante. Le bruit se répandait déjà au-delà des parages : la sorcière de Rivière-aux-Oies avait trouvé une magicienne.

À la fin de son deuxième hiver dans les bois, la solitude fonça sur Romain comme un ours sur un papillon. La neige avait fondu en rigoles autour de la cabane et la terre commençait à s'assécher. Les bourgeons habillaient tranquillement la forêt, formant un brouillard vert sur la cime des feuillus. Le soleil jouait avec les arbres comme s'ils ne se connaissaient pas depuis trois cent quatre-vingts millions d'années. Une famille de chevreuils broutait calmement le sol riche de l'été qui, pourtant, n'offrait qu'un paillis brunâtre en cette saison. Les rats laveurs sortaient de leur repaire en déambulant maladroitement et les oiseaux, dans un ciel sans vent, pépiaient à qui mieux mieux. Même le cri de crécelle des écureuils, si irritant certains jours, évoquait un semblant de joie.

Toute cette beauté suscita une profonde tristesse chez Romain. Le bois était débité et le réservoir d'eau, rempli à ras bord. Dans ce qu'il se plaisait à nommer son atelier et qui n'était, en fait, qu'une arche faite d'un assemblage rudimentaire de branchages, une deuxième chaise attendait quelques retouches avant de trouver sa place dans la cabane. Il n'était pas venu à l'idée de Romain qu'elle ne lui serait sans doute jamais utile. Constatant avec amertume que, passée la fébrilité des mesures de survie, il lui faudrait désormais se contenter de vivre, il écouta un instant le fouillis chantant de la nature et

chercha un camarade parmi la foule animée qui l'entourait. Mais les animaux, habitués à sa présence, ne lui prêtèrent aucune attention.

Il n'avait pas encore osé ressortir sa clarinette, de peur que le son de l'instrument ne trahisse sa présence. Ce jour-là, il la tira fébrilement de son étui, la vissa et en fixa l'anche. Dès l'instant où il y posa le souffle et les doigts, la musique le souleva de terre. Debout dans la montgolfière de Mozart, tenant le compositeur par le cou, Romain sentit son âme devenir plus légère qu'une aile de samare.

À force de longer la futaie en quête de chanterelles ou de sureau blanc, Éléna avait fini par apprivoiser les abords de la forêt et par y pénétrer chaque fois un peu plus profondément. Elle s'y sentait presque chez elle jusqu'à ce que, bien sûr, ce qui devait arriver arriva.

Elle avait soupçonné assez tôt que la forêt de Rivière-aux-Oies était habitée. Mercedes avait beau lui raconter que les hommes blancs avaient chassé du territoire tous ceux qui y vivaient autrefois, la jeune fille n'en croyait pas un mot. Il y a des indices qui ne trompent pas : des sentiers trop frais, des talles entières de bleuets dégarnies de leurs fruits, des plantes piétinées par plus lourd qu'un lièvre ou qu'un renard au printemps. Éléna voyait bien qu'elle n'était pas la seule à s'être éprise de la forêt. Excitée par l'attrait de l'aventure, elle n'en souffla surtout pas un mot à Mercedes.

En tout temps, mais peut-être davantage au printemps, les mélèzes s'étirent avec un charme étonnant. Un jour qu'elle s'avavançait plus que de coutume vers l'un d'eux, Éléna crut entendre le cri étrange et désespéré d'un chœur de tourterelles tristes mais... en plein bois ? À moins que ce ne fût le clapotis de la rivière, dont elle n'était pas encore parvenue à repérer le parcours sinueux. Ou peut-être seulement du vent coincé dans un amas de

feuilles sèches. Le vent quelquefois émet les sons les plus étranges.

Aux aguets, elle ralentit le pas avant de s'immobiliser à une centaine de mètres d'une clairière. Même les oiseaux s'étaient tus. Ce qu'ils écoutaient ressemblait à une révélation, lumineuse et légère. L'espace s'enveloppait de félicité et de désenchantement à la fois. Les yeux fermés d'Éléna s'embuèrent malgré elle. Cela dura une éternité, environ sept minutes. Elle faisait la connaissance d'un adagio pour clarinette et, interdite, elle se découvrait un tas de points communs avec lui.

— Je trouve que tu y vas bien souvent, dans les bois !

Mercedes constatait un changement chez sa pupille mais celle-ci, d'habitude plutôt causante, refusait de se confier. De nouvelles plantes printanières, un brusque besoin de solitude, un nid à protéger, un troglodyte blessé... Les prétextes différaient chaque fois que Mercedes cherchait à savoir. Quoique déçue, la vieille femme cessa d'insister et elle n'eut bientôt plus de prise sur les allées et venues d'Éléna, qui disparaissait à peine sortie du lit.

C'est ainsi que, presque tous les jours de ce mois de mai, Éléna enfourcha à vive allure la bicyclette rouillée de Mercedes, la cacha sous un talus d'amélanchiers et s'enfonça dans la forêt de Rivière-aux-Oies. Aguerrie au trajet, elle enchaînait les sentiers, traversait les clairières, choisissait la gauche, puis la droite, contournait la souche couchée d'un énorme sapin baumier, reprenait encore à gauche. Épier le grand homme sauvage était une occupation à temps plein.

Romain ne semblait se douter de rien. Levé tôt, il avait déjà coupé du bois, sarclé le potager, vérifié ses pièges. Éléna le trouvait en train de travailler à la construction de son canot d'écorce (si grand, pensa-t-elle, qu'il lui faudrait des années pour le terminer), de fabriquer un collet à lièvre ou simplement

assis sur une bûche à lire, à manger ou à réfléchir. Cachée au loin, derrière un bosquet d'épinettes noires, elle attendait patiemment. Écouter le grand homme sauvage jouer de son petit instrument à cornet était devenu la raison de vivre d'Éléna.

Un jour, elle ne le trouva pas.

Romain était parti à l'aurore avec, dans son sac, du poisson frais et des peaux de lièvres, soigneusement emballés. Il les troquerait contre de la farine et de nouveaux outils. Il irait aussi chez le barbier parce que, même sans miroir, il était en mesure de constater que ses cheveux trop longs et sa barbe désordonnée réclamaient une intervention.

Il marchait au bord de la route et profita d'un camion qui passait pour se rendre dans un des villages les plus proches. Comme tous les étrangers que croisait Romain depuis qu'il avait quitté son ancienne vie, le chauffeur l'avait bombardé de questions indiscretes autour desquelles le jeune homme patinait maintenant avec habileté. Ses réponses toutes faites racontaient de manière parfaitement plausible qu'il était un biologiste parti de la grande ville (voilà qui suffisait à justifier son allure excentrique) pour traverser le pays et parfaire son observation des parcours migratoires de certaines espèces d'oiseaux. À partir de là, les propos de Romain regorgeaient de détails scientifiques assommants qui ramenaient généralement la conversation à des considérations plus impersonnelles : le climat, le mauvais état de la route, l'indifférence du gouvernement...

— Ah ! C'est vous l'étourneau ?

— Létourneau ? (Pourquoi pas ? se dit Romain.)

— Ben oui, l'oiseau qui s'adapte partout et qui parle tout le temps ! Quand je vous ai vu, j'ai pensé : en voilà un drôle de moineau !

Alors que le camionneur ornithologue s'esclaffait toujours, le jeune homme s'empressa de descendre au premier carrefour. Il marcha encore un peu avant d'arriver au village. Il mangea dans une taverne. Les frites étaient graisseuses et molles. Au marché, il dut discuter longtemps avant de parvenir à échanger ses truites et ses peaux. Les gens de ce village étaient suspicieux, il n'y reviendrait pas. Il trouva tout de même un exemplaire presque neuf des poèmes d'Alain Grandbois, ce qui le remplit de joie. Il faillit oublier le barbier et ne reprit le chemin du retour que beaucoup plus tard, à grandes enjambées.

Plongé dans ses pensées, Romain fut surpris par l'orage. Le soir commençait à tomber et on n'y voyait pas grand-chose. Trempé, tête baissée, il enfilait les kilomètres à vive allure quand il crut apercevoir une forme blanche qui fonçait sur lui à bicyclette. Il voulut se jeter dans le fossé mais n'eut que le temps de ressentir une douleur qui cassait son corps en deux. Après, plus rien.

Une pluie drue tombait sur la route de terre qui longeait la forêt de Rivière-aux-Oies. Éléna et Romain ouvrirent les yeux en même temps, aussi effrayés l'un que l'autre. Il essaya de se lever. Ses côtes cassées freinèrent ses efforts et le firent grimacer. Elle fut debout bien avant lui, le visage et les vêtements boueux, les jambes et les bras éraflés, mais sans plus de mal. Très agitée, elle n'arrêtait pas de parler, sans vraiment dire quelque chose de sensé. À tel point que Romain, horrifié, se pensa un moment revenu à Sainte-Palmyre, subissant l'insupportable babillage de sa sœur.

En dérapant, la bicyclette avait perdu une roue qu'Éléna cherchait frénétiquement dans l'obscurité grandissante du crépuscule. Quand elle la trouva, elle voulut tout de suite la remettre en place. Romain finissait péniblement de se redresser. Il regardait cette fille maigre et dégoulinante qui ne s'excusait même pas d'avoir essayé de le tuer. La voyant s'affoler avec le garde-boue tordu, il fouilla lentement dans son sac pour en sortir une pince. Il la lui tendit. Elle parut à peine surprise qu'il ait sur lui l'outil exact dont elle avait besoin.

— Ça me fait mal de respirer, parvint-il à dire.

— Oui, dit-elle sans comprendre. C'est quelquefois douloureux de vivre.

Ils se turent et durant un quart d'heure Éléna ne sembla se préoccuper que de la bicyclette. Sa frayeur passée et la certitude acquise qu'elle pourrait rentrer saine et sauve chez Mercedes, elle prit le temps de réaliser que le garçon imberbe et silencieux qu'elle avait renversé était peut-être le grand homme sauvage. Elle ne laissa cependant rien voir de son trouble et, dès qu'elle fut en mesure de repartir, elle rendit la pince en lançant un bref regard reconnaissant. C'est du moins ainsi que Romain interpréta le demi-sourire effarouché d'Éléna avant qu'elle ne lui tourne le dos et s'éloigne.

La forme blanche disparut aussi vite qu'elle était arrivée et il fallut encore plus d'une heure à Romain pour atteindre le seuil de sa cabane.

Il plut pendant six jours d'affilée. Éléna les passa enfermée dans sa chambre, très grippée et de nouveau taciturne.

Mercedes, trop inquiète pour se mettre en colère, l'avait accueillie sans faire d'histoires. Elle avait téléphoné au docteur Patenaude (que dans son dos elles appelaient malicieusement *Pattemouille*, en référence aux innombrables mouchoirs toujours propres et bien pliés qu'il tirait de sa poche pour les offrir poliment aux dames). Le médecin était arrivé essoufflé, s'était fait rassurant. Beaucoup de repos, beaucoup de chaleur. Il faisait entièrement confiance à la sagesse de l'apothicaire, et il avait longuement insisté pour qu'elle n'hésite pas à l'appeler si la fièvre persistait.

Ce ne fut pas nécessaire. Aux petits soins pour la jeune fille, Mercedes la voyait prendre du mieux. Elle frappait à sa porte et même si elle ne recevait pas de réponse, elle entrait avec un bol de soupe chaude, du pain frais, une tisane de mauve. Penchée sur le lit de la boudeuse, la vieille femme la bordait et passait des heures à son chevet.

— Je t'avais dit de ne pas vagabonder. Tu dois apprendre à obéir, Éléna. Tu es trop jeune pour faire à ta tête. Éléna, tu m'écoutes ?

Pas un mot. À peine un grognement.

Un matin, en remettant un peu d'ordre autour du lit et sans faire de bruit puisque la malade dormait encore, Mercedes aperçut la poignée en cuir de l'étui à clarinette qui dépassait de sous la montagne d'oreillers. En retirant l'objet pour éviter qu'Éléna ne se blesse durant son sommeil, elle décida qu'il était temps qu'elles discutent.

Il plut pendant six jours d'affilée et Romain les passa allongé dans son refuge humide. Seul et souffrant, il crut qu'il mourrait là, au milieu de la forêt de Rivière-aux-Oies. Il commençait à mieux respirer mais, incapable de se mouvoir normalement, il ne se nourrissait que d'eau et de baies. Il restait cloîtré. Le peu de force qu'il lui restait servait à broyer du noir. Il ne fit rien d'autre et dormit. Entre de brefs moments de somnolence, il revivait comme un cauchemar l'épisode de la cycliste en ressassant la phrase qu'elle avait abandonnée négligemment, comme si les mots ne transportaient pas un chagrin contagieux. *C'est quelquefois douloureux de vivre.* Qu'est-ce qu'elle en savait ?, s'énervait Romain en fixant la charpente du toit. Il arrive qu'on ne sache même plus où commence et se termine la journée. Que vivre soit intolérable. Et infernal ? Est-ce qu'elle connaissait infernal, mademoiselle danger public ?

Il n'entendit pas Éléna frapper et sursauta quand la porte s'ouvrit, ce qui raviva la douleur de ses côtes blessées. Elle avait des chaussures sales, un sac qui semblait lourd et des yeux qui cherchaient à s'habituer à la pénombre. Il ne la reconnut pas tout de suite.

— Y'a quelqu'un ?

Le choc passé, il grommela un son peu invitant. Elle ne sembla pas s'en formaliser. Elle

apportait à manger et venait aux nouvelles. En se présentant, elle déposa son sac, enleva son anorak, le secoua et le jeta sur la table. Elle tira une chaise vers le lit et dénoua un foulard mouillé qui enserrait une longue chevelure noire et frisée qu'il n'avait pas remarquée la première fois. Elle était toujours aussi maigre et volubile (mais moins *étrangère*, songea Romain). Son enjouement faisait diversion. Les biscuits au beurre d'arachide aussi. Il décida de ne pas la chasser tout de suite.

Ils n'entendirent pas la pluie cesser. Ils ne virent pas l'arc-en-ciel encercler la forêt.

Au départ, la présence d'Éléna fit à Romain l'effet d'une monstrueuse et inconvenante intrusion. Sa détresse physique, cependant, ne l'autorisait guère à chipoter sur le type de secours que la Providence s'était enfin décidée à lui envoyer. La cycliste insistait pour revenir. Il commença par s'assurer qu'elle ne poserait pas de questions et qu'elle saurait rester discrète (il le lui fit jurer), avant de marmonner quelque chose que la jeune fille interpréta favorablement. À la longue, il s'habituerait à ses visites et, même s'il était hors de question de l'admettre, il finirait par les espérer.

De son côté, Éléna se rendit d'abord au cœur de la forêt de Rivière-aux-Oies mue par un fort sentiment de culpabilité. Le plus urgent fut de rendre l'objet magique dont elle n'avait pu tirer que des couacs quand elle avait voulu expliquer à Mercedes qu'il s'agissait d'un trésor aux propriétés inouïes. Elle réussit, lors de son premier passage, à ranger discrètement l'étui exactement là où elle l'avait trouvé une semaine plus tôt dans la cabane vide. Par la suite elle s'entêta à revoir l'homme blessé dans l'espoir, faible mais constant, qu'il songerait à la remercier avec de nouveaux récitals. Plus Romain tardait à exprimer un semblant de gratitude, plus elle pédalait vers les bois avec frénésie.

L'état de Romain s'améliorait. Éléna lui avait fait un bandage souple dans lequel elle

avait inséré des feuilles de chou puant qui calmaient la douleur et qu'elle tenait à changer elle-même, ce qui terrifia le convalescent. Cela créa entre eux une forme d'intimité remplie de pudeur, d'autant plus taquine que le chou portait bien son nom. Mais Romain retrouva petit à petit l'aisance de ses mouvements et une gaieté malhabile finit par s'emparer de lui.

On s'imagine souvent que l'amour doit jaillir avec fougue, s'entourer d'un trouble désarmant et s'épanouir avec fracas. Pourtant, l'amour s'avance aussi à pas feutrés.

Il y eut d'abord les mensonges à détricoter. Romain Brady ne s'appelait pas *Létourneau-tout-court* comme il l'avait lancé presque méchamment à Éléna la première fois qu'elle pénétra chez lui. Il n'était pas biologiste et il n'avait pas parcouru le pays à la recherche de tohis aux yeux rouges, dont il aurait entendu dire que certains nichaient désormais au nord du Cap-à-la-Morue.

Éléna n'avait pas trouvé le refuge de Romain en suivant sa piste dans la boue des sentiers. Elle ne découvrait pas le royaume et les mœurs du grand homme sauvage qu'elle avait observé durant des semaines. Elle ne gardait pas non plus le secret puisque le soir, quand elle rentrait chez Mercedes, elle racontait tout. Enfin, presque tout.

Romain ignorait la confiance et n'avait pas la plus petite idée du chemin à suivre pour la trouver. De son côté, Éléna, obsédée par la clarinette toujours enfermée dans son étui et rangée derrière le bois près du foyer, commençait à désespérer de la réentendre.

Détricoter les mensonges fut très long.

Avant de guérir, Romain dut apprendre à parler. L'habitude du silence et de la suspicion continuait à le paralyser. Alors qu'Éléna éclatait de spontanéité, il trébuchait sur les mots, ne terminait pas ses phrases, changeait de sujet à tout propos et abusait gauchement des onomatopées. Il se passa des jours avant qu'un premier tutoiement, puis un sourire partagé, n'installent entre eux la possibilité d'une confiance.

Ils étaient assis sur de grosses pierres chaudes, au bord de la rivière. Éléna raconta l'histoire de Rose Tavernier. D'un seul souffle, elle voulut présenter sa mère à Romain, lui donner à voir un visage, des yeux et des mains qu'elle inventa sur-le-champ parce que la mémoire des enfants est altérable, lui composer une vie qui ne se serait pas effritée là-bas, dans la plaine déserte de Saint-Lupien, mais qui se serait au contraire déployée avec panache, évoquer la beauté de Rose Tavernier quand elle mettait son chapeau à voilette pour aller à la messe, la grâce de son rire, un rire si rare qu'il incarnait l'idée même du bonheur pour une fillette de six ans. Une Rose Tavernier plus grande que nature, courageuse et aimante, qui poussait sa fille dans le vieux pneu transformé en balançoire et qu'elle avait elle-même accroché au seul arbre jouxtant la maison, qui faisait des crêpes à la mélasse le samedi matin et qui encourageait Éléna à apprendre à lire, qui lui

rêvait une vie cent fois plus jolie que celle de Saint-Lupien. Une Rose Tavernier qui ne serait pas morte à vingt-quatre ans, la tête fracassée contre le mur jaune de la cuisine avec le sang de son cerveau qui dessinait un lac sur le plancher.

— Ose ta vie, murmura Éléna quand elle eut terminé.

Romain avait écouté sans bouger. Il posa une main légère sur l'épaule d'Éléna, de plus en plus conscient que, de l'index, il pouvait effleurer ses boucles noires. Ils restèrent ainsi, côte à côte, en compagnie du ronron du torrent et de la ritournelle du vent dans les trembles.

Il y eut tellement de soleil cet été-là que les tomates du potager menacèrent de mourir bien avant de mûrir. Romain et Éléna consacrèrent des journées entières au sauvetage des tomates, mais aussi aux promenades dans les sous-bois où ils inventoriaient les arbres et cueillaient des champignons et aux baignades dans la rivière dont le débit, ralenti par la baisse du niveau de l'eau, leur fit croire qu'ils savaient nager.

Éléna révélait le mystère des plantes à Romain. Elle lui apprenait que les renards roux naissent aveugles et sourds. Elle racontait la curieuse légende qui avait donné son nom à Rivière-aux-Oies et comment les Amérindiens se servaient des piquants du porc-épic pour décorer leurs ustensiles, ou du cuir d'original pour fabriquer des raquettes.

Romain enseignait à Éléna à distinguer le craillement de la corneille du croassement du corbeau. Il lui expliquait que les jeunes oiseaux pondent des œufs plus petits que leurs aînés, que vingt-cinq mille espèces d'insectes habitaient la forêt, qu'il fallait protéger le faucon pèlerin et attendre patiemment le magnifique spectacle du retour des grandes oies des neiges.

Mais le domaine privilégié de Romain restait celui des arbres. Il était capable de reconnaître leur essence, de les entailler pour en extraire la sève et de choisir avec soin

ceux qu'on pouvait abattre sans déranger leurs voisins. Il savait l'histoire de chacun, que l'épinette noire ne vit qu'en Amérique du nord, que le grand pin blanc avait disparu un demi-siècle plus tôt et que l'écureuil gris est un formidable reboiseur parce qu'il oublie les graines qu'il cache.

Un rituel s'installa. En fin d'après-midi, avant qu'ils ne se quittent, Romain décrivait à Éléna des centaines d'arbres dont les noms résonnaient comme un voyage autour du monde. L'araucaria d'Australie, le micocoulier de Provence, le cèdre du Liban, le genévrier de l'Himalaya, le peuplier de Szechuan. Jamais, cependant, il ne se risqua à lui parler de l'érable du fleuve Amour.

Au plus chaud de l'été, Romain fut complètement rétabli mais il n'avait toujours pas joué de la clarinette devant Éléna, ni même évoqué la place que la musique occupait dans sa vie. Après de nombreux louvoiements qu'elle imaginait astucieux mais qui tombaient tous à plat, la jeune fille décida de prendre les devants.

Ils cueillaient des framboises, tout en chassant des mains les moustiques, et ils comparaient en riant leur récolte.

— Depuis combien de temps on se connaît, Létourneau ?

— Je ne sais pas, Éléna... Trois mois ?

— Et quand as-tu l'intention de me parler de toi, à ton tour ?

Le voyant se refermer, elle voulut se rattraper, posa si vite son seau qu'elle faillit le renverser et s'approcha de lui. Romain était aussi fort qu'elle était frêle et il sentait bon la barbe et le muscle. Elle lui chuchota à l'oreille qu'elle s'excusait de le brusquer mais, alors que leurs visages se touchaient encore, elle avança impulsivement sa bouche vers la sienne.

— Non, dit-il en reculant.

— Pourquoi non ?

Elle restait stoïque devant lui. Elle attendait. Il ne disait rien mais il avait pâli. Puis, d'une voix à peine audible :

— Tu ne me connais pas. Je... Je peux faire pourrir les récoltes.

C'était un début. Elle lui prit la main.

Cette nuit-là, Romain parla aussi longtemps qu'il y eut des étoiles dans le ciel et, quand la lune changea de continent, ils avaient déjà partagé la plupart de leurs secrets. Éléna proposa alors à Romain de choisir le nom qu'il souhaitait qu'elle lui donne, dorénavant. L'exercice devint vite un jeu et ils s'amuserent un moment en évoquant des prénoms farfelus.

— Salsifis-des-prés ?

— Harmattan, comme le vent ?

— Non, Aliboufier ! Aliboufier comme l'arbre des parfums...

Romain aimait bien Aliboufier. Mais le plus sérieusement du monde, en le regardant droit dans les yeux, Éléna lui dit qu'elle voulait lui donner le nom du plus grand, du plus solide et du plus spectaculaire des arbres. C'est ainsi que naquit Douglas Létourneau dont le premier geste fut de se lever pour fouiller derrière le bois cordé, à côté du foyer. Éléna crut que sa poitrine allait éclater : Mozart, enfin, entraînait dans sa vie pour y rester.

Gros plan
(et fondu au blanc)

Eh bien oui, quelquefois l'amour sait être grandiose.

Pour Douglas, Éléna choisit le corps qui lui allait le mieux. Elle demanda à l'humidité de lui boucler encore plus les cheveux et au soleil de lui colorer les joues. L'eau de la rivière lui adoucissait la peau et la lumière égayait ses yeux. Elle enfila ses jambes du dimanche et se vêtit de ses plus beaux seins. Elle s'accrocha à la bonne humeur et son rire se mit à retentir en écho dans la forêt. Aimer Douglas la rendit plus heureuse.

Pour Éléna, Douglas déverrouilla son âme. Timidement d'abord, puis avec confiance, comme une fenêtre qui s'ouvre lentement sur la mer. Il vida devant elle ses vieux tiroirs, laissant s'envoler ses craintes, une à une, libérées du tourment où il les avait tenues enfermées. Il dépoussiéra sa solitude. Avec l'aide de Mozart, de Liszt, de Schumann et de Debussy, il lui fit cadeau d'une tendresse empreinte de grâce. Et, entre les pages jaunies de ses livres de poésie, il trouva les mots de l'amour. Aimer Éléna rendit Douglas plus humain.

Quand j'étais petite, confia Éléna, quand je fréquentais encore l'école de rang de Saint-Lupien, madame Taillon, la maîtresse, aurait voulu que je lui raconte ma vie avec mon père. Je le savais parce que madame Taillon installait sur moi de grands yeux de maîtresse nerveuse avec sa main droite qui enlevait et remettait sans arrêt ses lunettes, en me tenant des propos que je ne l'entendais tenir à personne d'autre. Est-ce qu'il y avait quelque chose que j'aurais voulu lui confier ? Est-ce que j'avais mangé à ma faim ? Dormi ? Est-ce que ce bleu, là, sur mon bras ? Est-ce que ?

J'en étais arrivée à redouter, plus que tout le reste, les interrogatoires de madame Taillon. Parce que si ça continuait, j'allais fondre en larmes et me laisser emporter par la maîtresse et peut-être le chef de la police. Ils me placeraient dans un pensionnat pour les orphelins d'où je ne pourrais pas sortir avant l'âge de dix-huit ans. Alors, un jour, j'ai dit à madame Taillon : il ne faut pas vous inquiéter, madame Taillon, parce que j'aime mon père plus que moi-même et chez nous ça sent le lilas et la soupe aux pois.

Je savais que pour une odeur de lilas et de soupe aux pois, la maîtresse et le chef de la police se tiendraient tranquilles. Je savais que le mensonge est une échappatoire plus facile qu'il n'y paraît et que, grâce à lui, on peut remettre à plus tard toutes sortes de

désagréments. Mais du jour où je t'ai rencontré, j'ai arrêté de tricher.

— Sûr ? demanda Douglas.

— Je te le jure sur la tête de ma mère.

Quand j'étais petit, confia Douglas, j'étais déjà si grand qu'aucun bras n'était assez long pour me prendre avec lui et j'étais si ennuyeux que seulement les nuages et les arbres avaient envie de m'écouter et j'apportais tellement le malheur avec moi que, même le jour de Noël, ma mère pleurait et mon père pensait que le monde courait à sa perte parce qu'il n'y avait rien à faire avec ce garçon. Tu ne m'aurais pas aimé quand j'étais petit.

— Je t'aurais aimé même si tu avais été un tremblement de terre, dit Éléna.

La forêt les ensorcelait. Quand ils ouvraient la porte le matin, ils faisaient quelques pas dans la clairière en contournant le potager, pour entrer dans un théâtre consacré à la beauté, peuplé par une foule de géants qui se déployaient vers la lumière.

Il y avait ceux qui les accompagneraient tout l'hiver, vêtus de la tête aux pieds avec leurs branches chargées d'aiguilles et de cônes où se cachaient la moitié des oiseaux du pays. Des épinettes, un peu maigrichonnes mais en gros bouquets solidaires. Des sapins aux troncs grisâtres, gonflés d'ampoules de résine. Quelques pins au port hautain.

Puis il y avait les autres, émouvants avec leur feuillage qui montrait mieux que le ciel où en était le calendrier. Douglas estimait que certains d'entre eux avaient au moins deux cents ans. Des bouleaux, des saules, des trembles, quelquefois des érables, plus rarement un chêne rouge. Ils frémissaient à la moindre brise et en les écoutant, on devenait poète.

Mais le regard d'Éléna se portait toujours plus loin, jusqu'aux mélèzes qui se découpaient en arrière-scène comme des saltimbanques joyeux. Ni feuillus, ni conifères, ils formaient un groupe à part, un orchestre un peu fou au milieu des musiciens sages et attentifs. Quand Douglas et Éléna ouvraient la porte le matin, ce sont eux qu'elle saluait en premier.

— Et si tu devenais un ruisseau ?

— Alors je voudrais que tu aies soif.

— Et l'air ? Si tu étais l'air ?

— Mmmmm... je voudrais que tu saches respirer.

— Oui mais si...

Il était comme ça, Douglas, quand il était l'amoureux d'Éléna. Il lui recommandait l'âme avec des phrases inattendues, pleines de miel, et elle finissait par oublier une fois pour toutes sa vieille rancune de Saint-Lupien. Il avait cette façon bien à lui, gentille et empressée, de lui faire croire à tout ce en quoi elle voulait croire. Même la nuit, quand la forêt devenait intimidante et se couvrait de noir foncé.

— Tu es mon gouvernail. Reste avec moi, Bouclette.

Mon gouvernail, ma boussole, mon paratonnerre. C'était tout lui, ça. N'avoir pas parlé durant vingt ans et connaître soudain un dictionnaire entier de mots d'amour. Enrubanner Éléna de formules remplies à ras bord. La soulever d'une phrase, l'installer au sommet du ravissement et ne rien faire pour qu'elle en redescende. La nommer comme on baptise une terre longuement convoitée, finalement conquise. C'était beaucoup plus fort que lui. Parce qu'elle avait le soleil qui lui éclaboussait la figure. Surtout la nuit.

Le bonheur passa une année entière avec eux, une année durant laquelle ils firent des allers-retours entre la forêt et le village de Rivière-aux-Oies. Éléna, fidèle à Mercedes, continuait à la seconder. Douglas, pendant ce temps, partait à la recherche du trésor qui résoudrait sa préoccupation du moment, des clous, de la corde, un morceau de métal... Ils filèrent souvent à deux sur le vieux vélo, jusqu'à ce que la chaîne de celui-ci les abandonne, les laissant hilares sur le bord de la route où ils apprirent à marcher main dans la main, en se racontant leurs petites histoires. L'hiver, ils chaussaient leurs raquettes et, en février, ils durent passer une nuit entière dehors, blottis sous un abri de fortune, le temps que passe la tempête. Au printemps, ils étaient les maîtres absolus d'un domaine dont ils connaissaient toutes les cachettes.

Au bout d'un nouvel été, ils eurent assez de bois et de couvertures, de conserves et de pots de confiture, de poisson salé et d'eau pour tenir du gel au dégel de la rivière. Éléna savait faire du pain, des vêtements et des médicaments. Douglas pouvait transformer un chicot en tout ce dont ils avaient besoin. Durant des jours, il avait colmaté le canot avec une rustine fabriquée de résine de sapin, fondue et mélangée à de la graisse d'animal. Puis, il s'était activé autour de la cabane jusqu'à ce qu'elle finisse par ressembler à une maison. Une deuxième fenêtre, un

plancher mieux isolé, un lit plus grand, une boîte à fleurs pour faire plaisir à Éléna...

Par la nouvelle fenêtre, sans qu'il la voie, elle le regardait caresser les arbres. Elle l'écoutait leur parler avant de les étronçonner. Elle constatait le soin qu'il mettait à fortifier les recrûs, à évaluer l'état de la frondaison et aussi la vénération qu'il avait pour la moindre jeune pousse. Éléna s'émouvait et courait chercher de l'écorce de bouleau pour écrire à Douglas ce qu'elle ne savait pas lui dire de vive voix. Elle s'adossait au plus vieux des mélèzes, le visage penché en avant, tout entière absorbée par sa prose. Il faisait celui qui ne remarquait rien, s'affairant à raboter doucement les varangues du canot qui étaient déjà bien assez lisses, et il la mangeait des yeux, prêt à se détourner si tout à coup elle s'était décidée à relever sa tête bouclée vers lui. J'étais seul, songeait Douglas, et maintenant je suis unique. Comment un tel miracle a-t-il pu se produire ? Éléna cessait un moment d'écrire pour observer de plus près un insecte caché sous une feuille morte. Il rêvait tout à coup d'être une coccinelle.

Contrariée, Mercedes devenait contrariante en reprochant lourdement à Éléna de s'éloigner d'elle. La jeune fille, moins assidue c'est vrai, revenait pourtant à l'improviste quand Douglas et elle décidaient de se reposer des travaux manuels. Elle étiquetait les pots d'onguent, rapportait de nouvelles plantes à entasser dans le séchoir où s'empilaient les odeurs et les couleurs. Elle aidait Mercedes à moudre les graines et à faire l'inventaire. Elle la faisait parler de son enfance et du village et demandait des nouvelles de sa cousine économe. Mais chaque fois que recommençaient les questions pleines de sous-entendus, Éléna changeait de sujet.

Quand Mercedes eut du mal à marcher à cause de ses os trop vieux, elle en profita pour moins sortir de sa maison, obligeant de ce fait Éléna à repasser plus souvent pour faire à sa place les livraisons. Grâce au canot de Douglas, de plus en plus étanche, ils se rendaient maintenant au village en une vingtaine de minutes. Le cœur léger, il allait la conduire et la chercher sans craindre, désormais, d'affronter les villageois qui, de toute manière, l'accueillaient avec plus de confiance.

— Hey, Létourneau ! Tu viens nous enlever la p'tite magicienne ?

— Seulement si elle y consent, répondait invariablement Douglas en faisant rire les hommes qui l'aidaient à accoster.

La vie se remplissait ainsi d'habitudes rassurantes. Mais, alors que l'automne éparpillait déjà ses dernières couleurs, la route toute droite, que suivaient jusque-là Douglas et Éléna, changea de tracé.

Ils se rendaient à Rivière-aux-Oies avec le projet d'en ramener des poules qu'ils allaient acheter ou troquer, selon l'humeur de la fermière du Rang-d'en-arrière. Ils eurent à peine le temps d'amarrer le canot au quai branlant qui longeait la rivière à la hauteur du village. Des mines sombres les saluèrent. Éléna sut qu'il s'agissait de Mercedes.

— Elle t'attend, lui dit une voisine.

En voulant se diriger précipitamment vers la maison de Mercedes, au faîte d'une des collines potelées du village, Éléna fut prise d'une nausée violente.

La mort ne fait pas de quartiers. Éléna trouva sa vieille tutrice alitée, le visage gris, presque translucide, tourné vers la fenêtre.

Le docteur Patenaude attendait dans la chambre. Il glissa quelques mots peu encourageants à l'oreille d'Éléna qui le pressa de les laisser seules. Quand il fut enfin sorti de la pièce, parti attendre à la cuisine avec Douglas, Éléna s'approcha sur la pointe des pieds. Dans le regard fatigué de Mercedes, la lumière habituelle s'était déjà éteinte. La pharmacienne lui sourit quand même et Éléna en oublia le caractère autoritaire de la mourante, sa poigne et son ton parfois cassant. Elle s'allongea sur le matelas et prit délicatement le corps rond et tassé de Mercedes dans ses bras.

Elles n'échangèrent ni confidence, ni mot doux. Il n'y eut aucune effusion et pas non plus de drame de dernière minute. Rien de tapageur. Mercedes avait fermé les yeux. Éléna cherchait une manière de lui parler de la pharmacie, de lui permettre de partir tranquille sans lui mentir puisqu'elle n'avait aucune intention d'assurer la relève comme Mercedes en avait souvent émis le vœu. Mais la mourante l'en empêcha d'un geste faible et lui offrit comme un cadeau ses dernières paroles :

— Aime-le, ton Douglas.

En s'endormant, Mercedes posa sa main sur le ventre d'Éléna qui l'y laissa jusqu'à la fin. Éléna comprenait qu'à sa manière Mercedes lui disait, elle aussi, d'oser sa vie.

Après la mort de Mercedes, Douglas et Éléna vécurent dans un tourbillon qui dura trois semaines et les tint collés l'un à l'autre. La lettre aux Petites-sœurs-du-Saint-Carmel. Les gens venus de loin pour saluer une dernière fois leur pharmacienne. L'enterrement. La réception. Les souvenirs susurrés.

Il y eut des décisions à prendre. Un grand nombre de papiers à signer chez le notaire Gingras. Ils mirent la maison en vente. Ils vidèrent l'officine et en portèrent l'essentiel chez le docteur Patenaude. Ils donnèrent les meubles et les vêtements. Éléna conserva le grand livre des plantes sauvages. Puis, malgré les protestations de plusieurs villageois, ils quittèrent Rivière-aux-Oies sans dire où ils allaient.

Ce n'était pas faire ombrage à la mémoire de Mercedes que de ressentir de nouveau la joie. Le ventre d'Éléna s'arrondissait imperceptiblement et cela suffisait à les faire rêver. Ils ne parvenaient pas à calmer l'émerveillement que suscitait cette ombre minuscule autour du nombril et que Douglas reconnut tout de suite comme étant une fille.

Un soir de décembre, il lui fit la surprise d'un berceau. Il était debout avec son grand corps de bûcheron et, dans les mains qu'il tendait vers elle, un petit lit aux arcs parfaits, à la tête duquel il avait gravé l'arbre de vie. Solennel, il le lui offrait avec, comme

d'habitude, les mots soignés de ceux qui ne parlent jamais pour ne rien dire. Pour que, dès les premières heures de leur vie, leurs enfants se sachent aimés. Pour que, lorsque Douglas et Éléna les berceraient, ils imaginent le monde aussi beau que le chêne du sentier que Douglas avait choisi pour eux en pensant...

Elle posa son ouvrage et allait s'avancer vers lui quand elle vit qu'il avait les larmes aux yeux.

— En pensant à quoi, Douglas ?

Douglas parla du bonheur qui se tient caché si longtemps qu'on finit par ignorer son existence. Puis qui arrive sans prévenir avec ses cheveux noirs et frisés.

— Je n'avais besoin de rien. Regarde-moi maintenant.

Ce soir-là, Éléna promit à Douglas qu'elle serait toujours à ses côtés, quoi qu'il arrive. Ils restèrent enlacés, en mangeant des noisettes et en lisant des poèmes d'Emily Dickinson. *When Winds take Forests in their Paws The Universe is still*. Autour d'eux, tout était tranquille.

Il paraît que l'hiver fut détestable. À l'abri dans leur maison exiguë, cloîtrés autour du feu, ils s'en aperçurent à peine. La neige arriva tôt. Ils la regardaient tomber par les carreaux étroits en parlant à leur petite fille que la vue des flocons enchanterait. Ils imaginaient son émoi lorsqu'elle découvrirait le goût des fraises, l'odeur de la terre et la texture des ciels de janvier. Ils pensaient aux premiers sons qu'elle balbutierait pour nommer l'univers fabuleux qui les entourait : cardinal rouge et geai bleu, épilobe et tilleul argenté... Ils lui organisaient des récitals de clarinette qui imitaient le bruit sourd de l'eau sous la glace et la plainte des bourrasques qui faisaient craquer les branches. Douglas lui composa une ariette qu'Éléna se mit à aimer davantage encore que celles de Mozart.

Ils ne quittaient plus les bois. Les feuillus déshabillés laissaient entrer plus de lumière qu'aucun été ne pourrait jamais en produire. Quelques sentiers bien tapés et des bottes chaudes suffisaient pour la trappe. Une chape de silence avait, du jour au lendemain, recouvert la forêt. On aurait dit que la nature entière se faisait discrète pour céder toute la place à leur grossesse.

Le bébé se prénommerait Rose. Elle fut d'abord un frétillement de poisson dont les premières manifestations les excitèrent davantage qu'un ciel rempli d'étoiles filantes.

Quand le petit poisson se mit à tambouriner, doucement d'abord avant de cogner fermement, bientôt jour et nuit, contre les parois du ventre d'Éléna, ils pouvaient littéralement voir ses mains, ses pieds et son corps en boule qui n'attendait que leurs bras pour se calmer.

Allongée, Éléna ressembla à une dune. Puis à une colline. Puis à une montagne. Debout, elle était devenue un amalgame étrange de courbes que Douglas disait trouver magnifiques mais auxquelles elle ne réussissait pas à s'habituer. Prise dans un corps gigogne, elle fréquentait parfois le désarroi.

Ce n'était pas l'isolement ou le fait de n'avoir ni commutateur électrique, ni robinet d'eau chaude. Si elle essayait d'en parler, les mots traduisaient mal ce qu'elle ressentait. Éléna évoquait confusément la mort de sa mère et celle de la vieille Mercedes, elle s'inquiétait déjà de la souffrance que connaîtrait Rose, elle ne savait pas si elle saurait la protéger contre la violence et la méchanceté. Douglas faisait de son mieux pour rester calme. Il redoublait d'attention à son endroit et la couvrait d'une tendresse admirative. Si cette prévenance touchait Éléna, elle n'évacuait cependant jamais totalement la noirceur et l'entêtement de son sentiment.

Rose pouvait arriver n'importe quand à partir du mois de juin. S'il n'a jamais été question de retourner alors à Rivière-aux-Oies pour qu'elle y naisse, ils évoquèrent néanmoins la possibilité de voir le docteur Patenaude quand la rivière rouvrit son cours. Éléna ne savait pas encore si ce serait pertinent. Ils verraient.

Les jours passaient, ils tardèrent à voir et ce fut présomptueux de leur part. Le beau temps commençait tout juste à remplir ses promesses et le mois de mai faisait ruisseler ce qu'il restait encore de neige autour de la cabane. Éléna se réveilla en sursaut au début de la nuit, sans savoir ce qui lui arrivait. Ce n'était pas un coup de pied de Rose. Au contraire, l'enfant paraissait étonnamment calme. C'était infiniment plus douloureux, comme si un couteau mal aiguisé la tranchait menu.

Éléna grelottait. Elle souleva la couverture pour essayer de se lever. Une mare sombre s'étalait sur le drap. Elle poussa un cri de guerrière à Douglas pour qu'il les sauve, Rose et elle, de ce naufrage.

Il alluma le feu qui faisait bizarrement danser les murs de la pièce. Elle s'habituaît à la douleur. Douglas s'éloignait, elle discernait des bruits et, par intervalles, qu'il était de nouveau près d'elle. Son ventre était devenu un volcan. De toutes ses forces, elle suivait

les secousses qui projetaient Rose hors de son corps.

Ce fut rapide. Comme une tempête tropicale, la tourmente s'en fut aussi brusquement qu'elle était venue. Éléna entendit Rose leur crier sa venue au monde, elle eut le temps de voir le sourire triomphant de Douglas et la toute petite fille rougeaude qui bougeait dans ses grandes mains. Mais quand il leva les yeux, Douglas sut tout de suite que quelque chose n'allait pas.

Plan d'ensemble

Avec son relief vallonné, ses vieilles maisons dispersées au grand vent et l'humeur changeante de son cours d'eau, Rivière-aux-Oies ressemblait à un secret qu'on n'osait pas ébruiter, de peur qu'il ne rameute des loups qui l'écraseraient sans même le remarquer. Y vivre relevait d'un hasard étrange qu'aucun livre d'histoire ne prendrait le temps d'expliquer. Plusieurs générations s'y étaient succédé, conduites là par un goût de liberté et enracinées par une histoire d'amour ou une autre. La débrouillardise des hommes et le courage des femmes leur avaient fait traverser un siècle sans vacarme. Que l'électricité et le téléphone aient tant tardé à les trouver ou que la route n'ait jamais pris la peine de les relier au reste du pays... cela ne dérangeait personne. Protégé par sa forêt, nourri par la rivière, le village se laissait bercer par des saisons qui manifestaient au moins autant de tempérament que ses habitants.

La décision de s'installer à Rivière-aux-Oies après ses études de médecine n'était peut-être pas à la hauteur de l'étudiant prometteur qu'avait été Léandre Patenaude, mais elle lui fut bénéfique. Il s'y sentait plus utile que dans le laboratoire de recherche où l'aurait normalement conduit son cheminement universitaire. De plus, l'exil choisi délibérément, bien que ce fût sur un coup de tête, lui permettait de se soustraire avec élégance aux rugissements du monde.

Huit cent vingt-trois habitants, une population plus ou moins équivalente dispersée dans un rayon de quelques kilomètres ainsi qu'une clientèle de villégiature en été. Tous ces gens vouaient au docteur Patenaude une sympathie reconnaissante qui comblait largement ses ambitions professionnelles. Évidemment, la vie tranquille d'une campagne reculée recelait peu de grands défis médicaux puisqu'elle consistait essentiellement à rassurer les femmes enceintes, à accompagner les vieillards mourants, à vacciner les enfants ou à traiter leur rougeole et leurs rhumes. Les grandes épidémies ne voyageaient pas jusqu'à Rivière-aux-Oies et, de toute manière, on ne mourait plus de la tuberculose. Mais il arrivait tout de même qu'une mauvaise fracture, une appendicite ou quelque drame attristant permettent à Léandre de potasser énergiquement ses bouquins de faculté.

La *maison du docteur*, comme la nommaient avec une pointe de fierté les habitants de Rivière-aux-Oies, n'était pas particulièrement coquette mais elle avait l'avantage d'être centrale et très grande. Léandre Patenaude y avait aménagé un dispensaire au rez-de-chaussée et, sans beaucoup d'imagination, il se contentait d'occuper deux des pièces de l'étage.

Comme il était célibataire, toutes les jeunes filles du village s'étaient précipitées chez lui au cours de la première semaine de son installation. Elles prétextèrent une douleur ou un malaise assez vagues, qui auraient pu laisser croire à une mystérieuse contami-

nation (et lui donnèrent à penser qu'il ne suffirait jamais seul à la tâche) mais s'avérèrent finalement n'avoir d'autre origine que la curiosité. L'agrément des filles de Rivière-aux-Oies n'y fit rien : Léandre Patenaude, quoique toujours courtois, restait de marbre. À vingt-neuf ans, il n'avait encore jamais trouvé de trèfle à quatre feuilles et n'entretenait aucune illusion sur les largesses de l'existence et les surprises qu'elle était censée lui réserver. La vie, disait-il, n'avait rien prévu de spécial pour lui.

Le médecin était déjà installé à Rivière-aux-Oies depuis plusieurs années lorsqu'il aperçut pour la première fois l'épaisse chevelure bouclée d'Éléna Tavernier. Il venait de mesurer les globes oculaires de monsieur Blain, le cordonnier dont le goitre semblait s'être enfin stabilisé, quand il entendit derrière lui une voix enjouée demander où on devait poser la boîte d'onguents préparés par Mercedes. Il ne l'avait pas entendue entrer et cette irruption dans son cabinet, alors qu'il y était avec un malade, l'agaça au plus haut point. Il allait en faire part à l'effrontée et se retourna vivement. En la voyant, il fut incapable de prononcer un mot.

L'air moqueur, Éléna regardait la main suspendue qui tenait l'abaisse-langue au-dessus de la bouche ouverte de monsieur Blain.

— Vous voulez que je les range dans le placard ?

Le silence du médecin devenait gênant.

— Euh, non. Attendez dehors, s'il vous plaît. Mademoiselle... ?

Elle sortit sans répondre. Le cordonnier s'empressa d'informer Léandre de l'installation de la fille chez l'apothicaire. On l'appelait la magicienne, elle arrivait du sud, on ne savait pas grand-chose d'elle. Mais au moins elle ne faisait pas sa fraîche comme l'institutrice (cette Gabrielle Chmou, qui

venait des vieux pays) à qui il ne donnait plus beaucoup de temps avant qu'elle ne quitte Rivière-aux-Oies. Quand le médecin comprit qu'il n'en apprendrait pas davantage sur la nouvelle venue, il mit fin à la consultation et, craignant qu'Éléna ne soit déjà plus là, sortit immédiatement derrière son patient. Quelques visages curieux l'observaient de la salle d'attente.

Elle se tenait sagement sur la galerie. Ils se présentèrent et échangèrent des banalités. Les onguents étaient au mouron blanc et à la camomille et il y en avait aussi à base de plantain. Oui, le coin lui plaisait. Non, elle n'avait pas encore visité la région. Bon, il fallait qu'elle se sauve. Au revoir. La conversation n'avait pas duré cinq minutes. Éléna sortait à peine de l'enfance. Léandre Pate-naude avait deux fois son âge. Il n'en était pas moins tombé amoureux.

S'il y eut l'ombre d'une intimité entre Léandre Patenaude et Éléna Tavernier, ce ne fut que dans les rêves du malheureux médecin. Revoir Éléna était maintenant une obsession de tous les instants.

Il se mit à attendre ses visites en préparant ses phrases et en planifiant des scénarios au dénouement improbable ; hélas, quand elle livrait les médicaments, il trouvait le colis près de la porte avec un mot griffonné sur un bout de papier qu'il relisait plusieurs fois en y cherchant inutilement quelque signe encourageant. Il modifia ses habitudes, tenta de calquer ses horaires sur les siens, de se trouver au magasin ou au bureau de poste au bon moment ; Éléna était imprévisible et, s'ils se croisaient parfois, ils ne se rencontraient jamais. Il invita Mercedes à souper chez lui en insistant pour que sa protégée l'accompagne ; la pharmacienne arriva seule et il en fut si déçu qu'il laissa coller le jambon aux légumes au fond de la casserole et but, presque à lui seul, toute la bouteille de vin. Il s'acheta aussi une bicyclette dans l'espoir de retrouver Éléna sur la route où, avait-il entendu dire, elle partait tous les jours en randonnée ; le hasard ne joua pas en sa faveur.

Puis, un soir d'orage violent, Mercedes le fit venir au chevet de la jeune fille. Il se rua chez elle. Il arriva trempé, s'accrocha les pieds dans l'escalier, se fit une ecchymose au front et fut si troublé de voir Éléna immobile

dans un lit trop grand pour elle qu'il n'osa même pas la toucher. Il téléphona chaque jour pour prendre de ses nouvelles. Par la suite, Éléna Tavernier fut moins présente à Rivière-aux-Oies et si, par bonheur, il lui arrivait de la trouver enfin, il fut forcé de constater qu'elle ne lui manifestait aucun intérêt. Quand elle disparut presque complètement du village, il n'osa pas s'enquérir de ce qu'il était advenu d'elle.

Ce n'est qu'à la mort de Mercedes, un an et demi plus tard, que Léandre Patenaude sentit son cœur s'émietter en l'apercevant aux côtés du biologiste barbu. Malgré le deuil, la magicienne était métamorphosée : plus mûre, apaisée et sans aucun doute aimée. Le médecin pleura tellement durant l'enterrement que tous furent étonnés de découvrir si tard à quel point il était attaché à la défunte.

Au village où rien n'échappait à la gourmandise des commérages, on remarqua que le docteur s'était rembruni. Cela se traduisait par un léger retard à répondre aux salutations, un regard distant pendant les conversations, des refus inhabituels aux invitations à prendre une bière avec les hommes, à jouer à la balle molle ou à se balader le dimanche dans les alentours.

Dans son bureau, il faisait montre de nervosité et s'impatiait. Une telle s'était fait rabrouer parce qu'elle oubliait de prendre ses comprimés. Un autre avait subi ses foudres pour un pansement mal changé. On racontait même qu'il avait dû s'y prendre à trois reprises pour une simple prise de sang (mais personne, étrangement, ne se souvenait du nom du patient à qui ce serait arrivé). En quelques semaines, Léandre Patenaude, déjà l'objet d'une curiosité boulimique, occupa l'essentiel des conversations.

On en conclut qu'il songeait à quitter Rivière-aux-Oies et, sans avoir à discuter longtemps de l'attitude à prendre, chacun redoubla d'amabilité à son endroit. Il ne sembla pas le remarquer.

Deux ou trois fois par année, Léandre Patenaude était tiré du sommeil par des coups frappés à sa porte. Mais il racontera (beaucoup) plus tard qu'avant cette nuit-là, il n'en avait jamais entendu d'aussi féroces. Il se précipita évidemment pour ouvrir, le pyjama froissé et les pieds nus, et fut renversé par ce qu'il vit. Douglas Létourneau se tenait sur le seuil, immense, les vêtements couverts de sang, le visage en sueur et les yeux exorbités. Tellement que le médecin crut d'abord que c'était le grand gaillard qui réclamait son aide. Jusqu'à ce qu'il aperçoive le corps inerte dans les bras du géant.

— Faites quelque chose, docteur, vous devez faire quelque chose !

Ils étendirent le corps d'Éléna, enveloppé dans un drap taché, sur l'un des deux lits de fortune du cabinet de consultation. Douglas, très agité, s'était mis à sangloter. Léandre fouillait dans sa trousse, s'épongeait le front, cherchait son stéthoscope et tentait de calmer le tremblement de ses mains. Il y avait là une part de frime parce qu'un œil averti comme le sien était en mesure de reconnaître une morte. Mais il tint bon. Il découvrit pudiquement le drap ensanglanté et ausculta lentement la poitrine immobile de la jeune fille tout en posant des questions à Douglas qui répondait par à-coups.

L'hémorragie avait dû commencer pendant la naissance. Le cœur ne battait pas. Le médecin, que les larmes empêchaient de voir correctement, enleva les tubes du stéthoscope de ses oreilles et se tourna vers Douglas.

— Où est l'enfant ?

Malgré l'obscurité, le ciel était clair. Guidé par la lune presque pleine, le médecin bouleversé traversa le village endormi en courant, la robe de chambre ouverte. Éléna n'avait que vingt ans. S'il avait su la retenir, s'il s'était montré plus entreprenant, s'il ne l'avait pas laissée partir avec ce... avec ce... L'esprit de Léandre Patenaude s'enlisait dans un amalgame nauséeux d'émotions où dominait le désespoir. Il accéléra encore la cadence.

Au bord de l'eau, il trouva le canot dont la coque avant était coincée entre les montants du quai et les rochers du rivage tandis que l'arrière se balançait sous l'effet du ressac. Léandre, plié en deux, les mains sur les genoux, reprenait son souffle en fouillant des yeux l'intérieur de l'embarcation. Tout au fond, emmaillotée dans son petit lit de chêne, Rose l'attendait en silence.

Dans la maison du docteur, la lumière resta allumée toute la nuit. Les deux hommes ne parlaient pas. Par moments, on entendait les sanglots étouffés de Douglas et aussi les pleurs du bébé qui ressemblaient au couinement d'un levraut. Le poupon, quoique chétif, s'animait et paraissait même plutôt bien accroché. Mais Douglas, craignant de voir sa fille mourir à son tour, la regarda à peine. Avec un soin méticuleux, il brossait les cheveux d'Éléna, lavait lentement son corps et l'enroulait dans un drap propre.

Pendant ce temps, Léandre, avec le même soin maniaque, s'occupa de l'enfant. Il humecta légèrement ses yeux, y fit couler des gouttes, nettoya le corps menu, le poudra, pansa le cordon, nota régulièrement le pouls et la température et examina longuement la peau, les membres, les réflexes, tout en prenant des notes. Puis il la langea dans une nappe de coton qu'il trouva à la cuisine et réchauffa dans le four. Il la berça un moment avant de la tendre à Douglas qui restait debout à côté d'Éléna dont il tenait la main inanimée.

— Gardez-la.

Parce qu'il n'était pas certain d'avoir compris, Léandre ne bougea pas, le bébé endormi toujours tendu vers son père. Voyant que le médecin hésitait, Douglas, la barbe trempée de larmes, se tourna vers lui et ajouta, en chuchotant presque :

— S'il vous plaît.

Après avoir déposé l'enfant dans son berceau, Léandre se tourna vers Douglas dans l'ombre duquel il pouvait apercevoir la figure pâle et tranquille d'Éléna. Pour éviter de se laisser emporter à son tour par l'émotion, il se racla la gorge et fit l'effort de revenir à Douglas. Celui-ci s'essuyait les yeux avec la manche de sa chemise. Puis Léandre le vit soulever Éléna, se diriger vers la porte et l'ouvrir.

— Qu'est-ce que vous faites ?

Douglas ne répondit pas mais, avant de disparaître, il se retourna une dernière fois :

— Elle s'appelle Rose.

La journée se passa à creuser. Douglas choisit le milieu de la clairière pour y enterrer Éléna, en face de la maison, tout près de l'endroit où se trouvait habituellement le potager. Soudé à sa pelle comme un naufragé accroché au seul récif de l'océan, il arracha au sol qui, en profondeur, était encore gelé par endroits, des monticules de terre et de cailloux qu'il disposa sur les bords de la fosse.

Quand les parois lui semblèrent parfaitement équarries, il les tapissa de sapinage. Puis il alla chercher Éléna dans la cabane de rondins et l'y déposa, le visage tourné vers les mélèzes du fond de la clairière. Il s'étendit un moment près d'elle et, s'il y avait eu des témoins, ceux-ci auraient pu croire que les amants s'étaient simplement assoupis. Quand Douglas fut trop transi pour rester plus longtemps allongé, il se déracina et déambula aux abords du trou avant de s'y asseoir. Il joua de la clarinette jusqu'au soir, ne s'interrompant que pour gémir. La nuit était déjà très avancée quand il se résolut à ensevelir le corps d'Éléna. Auparavant, il dévissa son instrument, le rangea dans l'étui de cuir et le déposa doucement dans les bras de son amour.

Dans la maison, il s'échina durant des heures à laver les dernières traces de sang. Quand il eut terminé, le jour se levait. Il ressortit et se coucha sur la terre froide qui

recouvrait Éléna. Anéanti, il sombra dans un sommeil de plomb.

Le branle-bas qui animait la maison du docteur fut loin de passer inaperçu. Léandre avait annulé ses rendez-vous et n'ouvrait plus son bureau qu'aux cas d'extrême nécessité. Les malades allaient devoir être patients.

Les bruits les plus saugrenus se répandirent plus vite que le virus de la grippe en hiver. Celui de la fermeture définitive du dispensaire, une hantise à Rivière-aux-Oies, créa un nouvel émoi. On supposa qu'une épidémie, dangereuse certainement, frappait le village et que le médecin était lui-même atteint du mal incurable, ce qui l'obligeait à restreindre ses activités et à imposer une quarantaine. Ou alors, c'était la maison elle-même qui était infestée d'une espèce rare de coquerelles, ça s'était déjà vu, mais alors comment expliquer qu'il ait acheté de telles quantités de talc ? Est-ce qu'on pouvait traiter une invasion d'insectes avec de la poudre pour bébé ?

— La lumière est allumée chez lui presque toute la nuit.

— À mon avis, il reçoit des demoiselles et vous auriez intérêt à surveiller vos filles de plus près.

— Il fait ça en cachette, ce n'est sûrement pas pour leur offrir une noce en robe blanche !

(Et patati, et patata...)

Lorsque les poumons de Rose prirent de l'expansion et qu'un premier voisin crut entendre un bébé pleurer, le village entier, pour une fois, resta bouche bée.

Le stage en pédiatrie de Léandre n'était qu'un vague souvenir et le médecin ne se sentait nullement préparé à accueillir un nouveau-né, même si celui-ci ne démontrait aucun des signes les plus inquiétants de la prématurité et même si cette garde inopinée allait être temporaire. Désarmé, il s'organisa tant bien que mal.

À la naissance, Rose pesait deux kilos et des poussières et dormait, au plus, quelques heures à la fois. Durant ces courts moments de répit, Léandre s'activa davantage que s'il avait été transféré à l'urgence d'un hôpital de Chicago. Il vida de son contenu hétéroclite l'une des pièces condamnées de l'étage, adjacente à sa propre chambre, et y installa ce qu'il pensa utile au bien-être d'un poupon. Du placard de son cabinet où il gardait des approvisionnements pour les situations d'urgence, il sortit tous les biberons et le lait maternisé qu'il y trouva et en commanda d'autres en énormes quantités. Il se procura, par l'entremise du presbytère, des couches, une layette et des vêtements trop grands qu'il n'échangea pas en se disant que Douglas serait heureux de les voir durer plusieurs mois.

Rose était minuscule mais coriace et exigeante. Léandre comptait avec empressement les heures qui le séparaient du retour de Douglas. Il ouvrait la porte sans dire un mot à ceux qui frappaient. La déception

s'inscrivait dans chacune des rides qui plissaient ses yeux fatigués. Il tint ce rythme durant quinze jours.

La seule école de Rivière-aux-Oies ne fut jamais très fréquentée. Ni par les institutrices qui cessaient à tour de rôle d'y enseigner pour se marier, ni par les enfants dont les parents, souvent eux-mêmes illettrés, ne voyaient pas la nécessité de les y envoyer très longtemps. L'arrivée de Gabrielle Schmulwitz, dont le nom de famille imprononçable et l'accent particulier ne facilitaient en rien sa vie à Rivière-aux-Oies, n'attira pas davantage les foules. Assez diplômée pour être professeure d'université (mais qui s'en souciait ?), l'enseignante s'entêtait néanmoins à faire traverser tout leur cours primaire et secondaire aux enfants les plus doués du village.

De nombreux parents, même parmi les plus enclins à vouloir accrocher au mur de leur salon le diplôme d'un de leurs descendants, hésitèrent à confier leurs enfants à une femme au parler insolite et aux origines nébuleuses. D'autant qu'on ne la voyait pas à l'église. Il avait fallu que le Père Simon intervienne en chaire pour expliquer, quand l'enseignante avait été nommée, que Gabrielle n'était pas chrétienne et qu'on ne pouvait donc pas la forcer à chanter la gloire du *Pater omnipotentem* tous les dimanches. Il se chargerait lui-même, désormais, d'enseigner le catéchisme. Pour le reste, c'était Gabrielle ou la fermeture de l'école. « Faute de blé, on mange de l'avoine », avait conclu le curé à la

fin de son homélie et les paroissiens, perplexes, avaient tout de même saisi que l'Église donnait sa bénédiction à la présence de l'étrangère dans l'école du village. Aussi le cordonnier, Georges Blain, s'était-il trompé. Gabrielle Schmulewitz, mademoiselle Chmou pour la plupart des gens, n'avait aucune intention de repartir. Entre sa chambre louée chez madame Normand et l'école, elle continuait à mener une vie discrète qui avait cependant intérêt à ne pas faire l'ombre d'une vaguelette.

Léandre était probablement l'un des rares à avoir deviné qu'une tragédie se cachait sous le mystérieux passé de l'institutrice. Quand elle l'avait consulté une première fois pour une luxation du poignet, elle n'avait pas voulu qu'il remonte très haut les manches de sa grosse veste de laine grise et il avait dû persévérer pour qu'elle accepte enfin de le laisser faire. Six chiffres étaient tatoués en bleu sur son avant-bras gauche et elle y posait nerveusement la main. 159672.

— Qu'est-ce que c'est ?, avait candidement demandé Léandre qui ignorait encore beaucoup de choses des camps de concentration.

Sans répondre, elle s'était recouvert le bras en vitesse, avant qu'il ne pose d'autres questions. Léandre n'avait pas insisté mais il savait lire entre les lignes. Cette femme, marquée comme du bétail, l'incitait au respect. Ce fut donc à elle qu'il demanda du secours quand le destin lui confia la charge d'un nouveau-né.

Gabrielle sauva la vie de Léandre et peut-être celle de Rose. Elle savait endormir le bébé, le changer, lui donner le biberon, lui faire faire ses rots et lui chanter des berceuses juives. Léandre n'hésita pas : il lui offrit de quitter la minuscule chambre mal chauffée que madame Normand lui louait beaucoup trop cher pour emménager chez lui.

— Gratuitement. Sans arrière-pensée. Nous n'avons plus l'âge, de toute façon. Enfin, moi. Je veux dire que moi, je n'ai plus l'âge.

Elle avait dix ans de plus que lui. Il commença à bafouiller.

— Vous comprenez ce que j'essaye de dire, n'est-ce pas ? Prenez le temps de réfléchir avant de dire non, Gabrielle. Je vous assure que deux adultes ne seront pas de trop pour calmer cette furie.

Gabrielle convint que ce serait plus pratique et, malgré les hauts cris qui retentirent dans le village, elle monta, dès le lendemain, sa vieille valise et ses cinq caisses de livres à l'étage. Ils n'eurent pas le temps d'analyser les heurts de la cohabitation. Jusqu'à la fin des classes, Léandre assura les nuits en semaine et, Gabrielle, celles du vendredi et du samedi. Ils partageaient la cuisine, le salon et la chambre du nourrisson, s'offraient quelquefois (Léandre, surtout, à vrai dire) un

verre de scotch et, quand ils n'étaient pas trop épuisés, des conversations qui soudèrent prestement leur amitié. Pour le reste, chacun s'accommoda de l'indépendance de l'autre et ils apprécièrent que la maison fût assez spacieuse pour le permettre.

Léandre fit moins de visites à domicile mais il finit par rouvrir normalement son bureau. Dans son cabinet, on s'habitua à la présence du bébé qui dormait dans le berceau aux arcs parfaits et à la tête duquel était gravé l'arbre de vie. Rose interrompait le médecin dans son travail pour un oui et pour un non. Il faut dire que Léandre accourait au moindre bâillement.

Quand l'enfant eut trois mois, le médecin et l'institutrice appelèrent le Père Simon pour la faire baptiser. Sur le pointillé du formulaire, ils marquèrent « père et mère non dénommés » et écrivirent, à l'endroit qui indiquait le nom du bébé : Rose Gabrielle Patenaude.

Plongée

Douglas dormait dehors sans avoir conscience du temps, gémissant dans son sommeil, avalé par d'interminables cauchemars dont il ne retenait qu'une sensation d'étouffement. La nuit fondait sur lui, même au plus clair du jour. Quand il s'éveillait c'était pour pleurer de nouveau sur la tombe d'Éléna, le visage enfoui dans le sol, le goût sec de la terre dans la bouche et une envie régulière de vomir son estomac vide. Douglas se laissa engourdir par la douleur.

Les yeux brûlants, il cherchait sans arrêt quelque chose mais sans savoir ce que c'était. Sinon, il ne bougeait pas, il ne tressaillait pas au moindre bruit, il ne dodelinait pas de la tête, il ne levait pas les bras, il ne se protégeait ni de la pluie, ni des animaux qui l'approchaient pour le flairer, il ne remuait même pas la main pour chasser les mouches noires. Il respirait à peine. Des jours entiers passèrent ainsi durant lesquels tout ce qui était vivant lui devint parfaitement indifférent. Des jours fiévreux dont il ne garderait aucun souvenir.

Ce sont la faim et la soif qui sortirent Douglas de son hébétude. Sans s'en rendre compte, il commença à ramper jusqu'aux plantes les plus proches, arrachant aux arbustes leurs jeunes feuilles, tirant du sol les champignons et la mousse, déchirant indifféremment fougères, rhizomes et trilles. Il mâchait frénétiquement, jusqu'à ce que s'apaise

un peu le creux du ventre. Il s'abreuvait aux rigoles qui sillonnaient les alentours et, quand il en eut à nouveau la force, se traîna jusqu'à la rivière.

Au premier regain d'énergie, il voulut trouver un coupable. Ce furent son père, sa mère, sa sœur, Dieu, l'hiver et la forêt. Puis la vérité le poignarda. C'était lui. C'était bien sûr à cause de lui qu'Éléna s'envolait, que l'espoir de refaire le monde à trois disparaissait, que la beauté mystérieuse de l'amour s'effondrait. Lui qui ne savait rien faire correctement, qui portait la poisse, qui attisait le malheur. Il se maudit en hurlant comme un animal blessé.

Un jour il finit par cesser de crier. Mais il continua à se torturer avec des questions auxquelles il ne trouverait jamais de réponses. Aucun chagrin ne serait plus lourd à porter et, bien qu'il fût très jeune et appelé à vivre encore longtemps, il traînerait toute sa vie cette ombre pesante.

À force de l'appeler, Douglas voyait arriver Éléna de temps à autre, le plus souvent au crépuscule. Il se calmait dès qu'il apercevait sa silhouette gracieuse. Elle le hélait entre les branches. Elle revenait de la rivière où elle s'était baignée, en s'essorant les cheveux, la tête penchée sur son épaule nue. Elle sortait de la cabane en souriant, prête à partir cueillir des baies, son panier sous le bras. Elle arrosait la boîte à fleurs en plaisantant parce que l'eau giclait partout. Elle dansait sous les mélèzes et faisait tourner sa jupe. Elle ne lui parlait jamais et elle disparaissait dès qu'il essayait de l'approcher.

Une fois, elle s'avança vers lui en tendant un bébé.

L'été s'éternisait. Douglas se nourrissait mal, ne dormait presque plus et ne réfléchissait pas davantage. Très émacié, il était métamorphosé. Sa barbe longue et ses cheveux sales auraient effrayé le plus téméraire des passants. Mais il n'y avait pas de passants. Le potager était à l'abandon, tout comme la maison, la boîte à fleurs, l'appentis, le canot, le sentier qui menait à la rivière et celui qui quittait la clairière. Les animaux tentaient de profiter de ce désordre pour y reprendre leurs aises. Douglas les repoussait en leur lançant des cris gutturaux.

La tombe d'Éléna dominait ce lieu désorganisé. La terre y était aplanie, propre et peignée comme une arène miniature. Rien n'y poussait. Pas une feuille, pas un brin de bois, pas une aiguille de pin ou de sapin n'avaient le temps de s'y poser. Aucune fleur sauvage ne conférait un peu d'humanité à ce désert. Douglas était le gardien dément d'un cimetière austère.

Après une nouvelle nuit sans rêve, passée dehors, couché au bord du rectangle de terre vierge, il se réveilla en sursaut. Les premières lueurs du jour éclairaient faiblement quelque chose qui se trouvait en plein milieu du terrain sacré. Comme le fou qu'il était devenu, Douglas voulut se jeter dessus, prêt à l'exterminer sur le champ. Un essaim de geais bleus se mit à cajoler au même moment et l'homme en colère se tourna d'abord vers

eux en rugissant. Le silence revenu, il fixa le sol de la sépulture.

Un microscopique rameau dont le bout ressemblait à un pompon se dressait timidement devant lui. Douglas le reconnut. C'était une pousse de mélèze.

Fondus enchaînés

L'éducation et la santé du village dépendaient dorénavant de la qualité du sommeil de l'institutrice et du médecin. Après quelques expériences déroutantes, le mot s'était transmis dans toutes les maisons de Rivière-aux-Oies : on ne téléphonait plus chez le docteur, même quand il faisait clair et, en cas d'urgence, on se déplaçait et on essayait de frapper tout doucement.

Aussi, lorsqu'il entendit un chuintement à sa porte, Léandre se dirigea-t-il vers l'entrée en croyant qu'on venait le chercher pour un accouchement (les Giroux, peut-être ? ou madame Lépine, quoique ce fût encore tôt...) ou alors pour un accident de chasse puisque la saison venait de commencer. Il était presque minuit. Il ouvrit la porte et fut choqué de découvrir Douglas sur la galerie. De fait, il devina que c'était lui plus qu'il ne le reconnut. Il se retint de faire un commentaire désobligeant. L'homme ressemblait davantage à un animal qu'à un être humain. Le moment sembla mal choisi pour l'accabler de reproches.

— Alors, Létourneau, qu'est-ce qui vous amène ? demanda-t-il plus froidement qu'il ne l'aurait voulu, en le laissant entrer. Vous venez faire causerie ou vous avez besoin de soins ?

Mais Douglas restait planté dans l'entrée sans bouger. Léandre dut insister pour le

faire asseoir au salon. Un relent de fauve emplît la pièce quand ils s'installèrent, face à face, dans les gros fauteuils bourgogne du médecin. Léandre décida qu'une douche et de quoi manger étaient sans doute plus urgents que les explications qui, elles, sauraient venir en leur temps. Il entraîna le père de Rose à l'étage en remarquant combien l'homme avait maigri. Il lui proposa des serviettes propres, du shampoing et un rasoir. Il le poussa dans la salle de bain et rassura Gabrielle d'un mouvement de la main, alors qu'elle sortait la tête par l'entrebâillement de la porte de sa chambre.

Sonné par cette visite impromptue, Léandre prépara en vitesse un sandwich et une bière, les disposa sur un plateau qu'il installa sur la table basse du salon et se servit un scotch sans glace. Puis, l'idée que Douglas soit venu chercher Rose lui traversa l'esprit et il eut tout à coup mal au ventre.

Penché sur le berceau de Rose, Douglas caressa les cheveux bouclés de la petite qui dormait.

— Elle lui ressemble, non ?

Léandre acquiesça, hésitant.

En redescendant, quelques minutes plus tard, Douglas se contenta de remercier le médecin de s'occuper ainsi de sa fille. Il était venu à pied pour ne pas être vu et il avait encore une longue route à faire. Léandre lui proposa son vélo qui, n'ayant presque pas servi, s'empoussiérait dans le cagibi. Oui, oui, évidemment que Douglas pouvait revenir voir le bébé de temps en temps. Quel soir convenait le mieux ? Eh bien disons le lundi, les gens de Rivière-aux-Oies se couchaient tôt, le lundi. Le dernier lundi du mois, mais oui, c'était parfait.

Douglas repartit un peu avant une heure du matin. En refermant la porte, Léandre se sentit presque heureux. Son pessimisme habituel chancela, ne trouvant rien sur quoi s'appuyer. L'inconcevable ne s'était pas produit. Il courut annoncer la bonne nouvelle à Gabrielle.

Douglas prit l'habitude de se rendre chez les Schmulewitz-Patenaude environ une fois par mois. En décembre, une tempête de neige l'empêcha de traverser la dizaine de kilomètres qui le séparaient de la maison du docteur mais il se reprit la semaine suivante en arrivant à l'improviste avec, dans son sac, un cadeau de Noël pour Rose : un mobile dont les minuscules éléments représentaient six arbres en modèles réduits, sculptés en bois. Du mélèze qu'il avait laissé sécher durant deux ans, tint-il à préciser. Un bois dur et fort, imputrescible, peut-être le plus ferme et lourd de tous. Avec lequel on construisait autrefois des ponts pour enjamber les ruisseaux. Et aussi des quais. Avec les racines, les Amérindiens cousaient leurs canots. Et Léandre savait sûrement que l'écorce de mélèze combattait toutes sortes d'infections. N'est-ce pas docteur ?

Les hôtes de Douglas n'en revenaient pas. L'homme silencieux qui réussissait difficilement à formuler une phrase complète lors de chacune de ses visites s'animait avec entrain. Et, de surcroît, il connaissait le mot *imputrescible*.

— Je vois que vous allez mieux, Douglas, balbutia Léandre.

— Je ne sais pas. Sans doute, oui. C'est qu'il y a quelqu'un qui m'aide beaucoup, vous voyez.

Non, le médecin ne voyait pas précisément à quoi Douglas pouvait faire allusion sinon au deuil qui commençait à se cicatriser. Sur le coup, ce fut sans importance.

— Cette personne qui m'aide... Elle m'a donné une idée. Que diriez-vous si je devenais garde-forestier ?

Léandre commença par désapprouver. Il vivait sur des terres qui ne lui appartenaient pas...

— Justement, s'enflamma Douglas. Ma présence dans les bois deviendra légitime. Je n'aurai plus à me cacher. Je connais cette forêt mieux que personne. Je peux assurer sa protection contre le braconnage, les incendies. Contre les insectes aussi, qui s'attaquent aux arbres, la spongieuse, le diprion, le papillon satiné...

Léandre toussa.

— C'est vrai que vous êtes biologiste.

Douglas ne tiqua pas.

— Et puis, je pourrai voir Rose plus souvent. J'aurai un peu d'argent, ça me permettra de participer aux frais. Je pourrai même vous louer une chambre. Comme ça je serai beaucoup plus à l'aise d'arriver sans prévenir. Qu'est-ce que vous en pensez ?

Si l'enthousiasme n'avait pas aveuglé Douglas, il aurait peut-être remarqué le froncement de sourcils parfaitement accordé de Léandre et de Gabrielle. Bien sûr, *il pourrait voir Rose plus souvent.*

— Écoutez, Douglas, l'argent n'est pas en cause.

— Léandre, Gabrielle ! Vous ne voyez donc pas que c'est un plan fabuleux ?

Rose avait terminé son biberon. Blottie pour la première fois dans les larges bras de Douglas où elle paraissait plus petite encore que d'habitude, elle s'endormait confiante, la tête posée sur le cœur de son père et la bouche ouverte. Ses deux poings agrippaient le chandail élimé de Douglas.

Gabrielle insista. Le lendemain, le docteur Patenaude sollicitait une rencontre officielle avec le maire de Rivière-aux-Oies pour lui proposer le plan fabuleux de Douglas. Il se portait garant du nouveau garde-forestier et se fit si persuasif qu'en un mois l'affaire fut bouclée. Douglas, cependant, refusa de porter l'uniforme.

L'étrange famille dérogeait outrageusement aux convenances et les commères eurent un matériel inépuisable à se mettre sous la dent. Si plusieurs se contentaient d'estimer que ça se visitait un peu trop dans la maison du docteur, la plupart restaient encore tatillons sur la moralité des liens qui unissaient Léandre, Gabrielle et Douglas. Le village restait cependant unanime sur au moins un point : peu importait d'où était arrivée Rose, si la joie de vivre avait eu un visage, ç'aurait été le sien.

Des trois adultes qui se penchaient sur le berceau de Rose, Gabrielle fut celle que l'arrivée inattendue du bébé transforma le plus radicalement. Son éternel chignon, auparavant collé à sa tête, laissait maintenant s'échapper des mèches folles en permanence, y compris quand elle se présentait en classe. Son corps raide s'était un peu délié et les élèves avaient cessé de lui donner dans son dos des surnoms comme « Colonel Pic-de-pelle » et « rastaquouère », un mot qu'ils avaient glané chez les adultes et qui résonnait magnifiquement à leurs oreilles. Ses vêtements, jusqu'alors impeccables, se débrailaient, froissés aux mêmes endroits et tachés de lait régurgité et d'huile d'amande douce.

Depuis le moment où Léandre lui avait demandé de veiller avec lui sur Rose, il suffisait que la gamine lui gazouille en bavant sa confiance d'enfant pour que l'institutrice

sourie. On la voyait promener la petite comme si celle-ci eut été à elle, courir avec la poussette en chantonnant et en grimaçant quand la bambine ouvrait de grands yeux amusés.

— Vous êtes sûre que vous n'en faites pas trop, Gabrielle ?

— Vous êtes sûr que vous n'êtes pas jaloux, Léandre ? Tenez, prenez-la, elle dort. Mais faites attention à sa tête.

— Je sais tenir un bébé.

— Moi aussi. J'avais une nièce, vous savez. Pas plus grande que Rose...

Gabrielle se livrait au compte-gouttes et Léandre collectionnait ses confidences avec le tact d'un ambassadeur. Il ne la brusquait pas. Il essayait de reconstituer son parcours à rebours entre Rivière-aux-Oies qu'elle ne songeait pas à quitter et un sanatorium qu'elle n'arrivait plus à situer, se renseignait sur Birkenau, cherchait Drancy dans un atlas... Il rangea cet aveu, tombé par hasard comme les autres, dans le tout nouvel album de famille des Schmulewitz-Patenaude et se contenta de serrer Rose d'un peu plus près.

Quand Gabrielle voulut quitter l'école pour se consacrer entièrement au bébé inattendu, Léandre lui fit remarquer que si elle parvenait à attendre quelques années, elle s'assurait de se charger elle-même de l'apprentissage scolaire de l'enfant avec qui elle passerait alors toute la journée, douze mois par année. Rien ne sembla plus merveilleux à Gabrielle que l'idée de passer toute la journée, douze mois par année, avec Rose. Elle patienta donc et Léandre put garder Rose avec lui durant ses heures de bureau.

C'est ainsi que l'enfant grandit entourée de seringues et de cathéters, qu'elle joua avec du coton hydrophile et des piluliers vides et que, encore dans son parc, elle saluerait bientôt les patients d'un « bobo » sonore et rempli de compassion qui les ferait rigoler.

— Mon assistante, déclarait fièrement le médecin à qui voulait l'entendre.

La petite faisait la pluie et le beau temps dans la grande maison. Il arrivait que les patients de Léandre trouvent le médecin en sueur, montant et descendant l'escalier sans relâche avec la gamine sur son dos. Ou à quatre pattes dans le couloir, en plein milieu d'une bruyante partie de cache-cache. Les célèbres mouchoirs de Léandre ne servaient plus guère qu'à essuyer la sueur qui lui mouillait le cou.

Mais ce qui enorgueillit le plus Léandre fut que Rose fit semblant de lire une posologie bien avant de s'intéresser aux livres d'images que Gabrielle et Douglas lui mettaient entre les mains.

Généralement, ils parlaient de Rose, premiers sons, première dent, première fièvre, mais forcément aussi de bien autre chose. Gabrielle leur faisait des beignets frits qu'ils trempaient dans un café quand il faisait froid ou du sorbet au citron dont ils raffolaient durant les canicules de juillet. Léandre sortait ses bouteilles et ils trinquaient à leur gamine qui grandissait normalement. Douglas apportait du sirop d'érable au printemps, du gibier ou du poisson frais selon la saison et, bien sûr, des jouets qu'il bricolait pour Rose (dont une toupie trop pointue que Gabrielle et Léandre acceptèrent en souriant, sans laisser voir leur désapprobation).

Malgré ses efforts pour que rien n'y paraisse, Léandre avait du mal à s'habituer à la présence intermittente de Douglas dans la maison et, de temps à autre, son dépit se cousait de fil blanc. Néanmoins, à force de se côtoyer, le trio finissait par soulever des voiles qui donnaient à croire qu'il se resserrait.

— Mon frère est mort à vingt-quatre ans, dans le Nord de l'Italie, pendant que je soignais ici les gars qui rentraient du front.

— Ils me l'ont arrachée des bras, elle s'est mise à hurler, ma sœur a lâché les valises pour la prendre. Je ne les ai jamais revues.

Douglas ne parlait pas de sa famille. Mais quelquefois :

— Quand une flaque de soleil traverse la forêt, il m'arrive d'avoir envie de croire en Dieu.

Pas un mot au sujet d'Éléna. Sa mort ne fut même pas évoquée quand ils célébrèrent le premier anniversaire de Rose. Par contre, le jour des deux ans de la petite, Douglas quitta la pièce en vitesse quand elle courut se réfugier dans les bras de Gabrielle en l'appelant maman.

Les sentiers qui traversaient la forêt de Rivière-aux-Oies s'étaient tassés. Été comme hiver, il fallait maintenant beaucoup de mauvaise volonté pour se perdre. On s'y promenait facilement mais tous ceux qui s'y aventuraient, randonneurs, chasseurs et cueilleurs de petits fruits, étaient prévenus qu'il y avait une limite à ne pas franchir et que le garde-forestier s'empresserait de la leur signaler s'ils ne respectaient pas les écriteaux placardés à cet effet. Et, de fait, personne encore n'avait réussi à s'approcher du sanctuaire de Douglas.

La tombe d'Éléna était encadrée par un muret de bois doré et poli, doux comme un velours de soie. En lieu et place de la stèle, le mélèze n'était déjà plus un arbrisseau. Il dressait ses branches légères bien au-dessus de l'enclos. Protégé amoureusement par Douglas qui, durant la saison chaude, l'arrosait presque chaque jour, ameublissait le sol et nourrissait le terreau, l'arbre vivrait mille ans, atteindrait un jour soixante mètres de hauteur et Éléna s'élancerait vers la lumière pour dominer toute la forêt.

— Vous n'avez pas l'air de comprendre ce que je vous dis : elle est revenue ! Je lui parle tous les jours.

Léandre ne put s'empêcher de lever les yeux au ciel mais, dès le lendemain, il profita de ce qu'Éléna se soit enfin faufilée dans la

conversation pour assouvir sa propre curiosité. Gabrielle tendait l'oreille. Le plus important pour elle était de s'assurer que toute une famille Tavernier ne cherche pas à lui arracher Rose un jour. La réponse à une lettre discrètement expédiée la rassura : les derniers Tavernier de Saint-Lupien étaient décédés depuis des années. Ses craintes apaisées, elle prétexta une corvée ou une autre et laissa de plus en plus souvent Douglas et Léandre ressasser entre eux leurs souvenirs. Mieux que quiconque, Gabrielle comprenait l'importance de faire l'apologie des morts.

— Elle ne t'a jamais rien dit sur moi ? osa un jour demander Léandre alors qu'ils étaient seuls.

« Si, imagine-toi que Mercedes et elle t'avaient baptisé *Pattemouille* », s'appêtait à répondre Douglas d'un ton badin et il aurait spontanément ajouté qu'Éléna disait lui trouver un air coïncé. Mais il se retint à temps en voyant le regard anxieux du médecin posé sur lui et il inventa plutôt, au fur et à mesure qu'il racontait, un courant naturel de sympathie entre la jeune défunte et le médecin. Léandre, de son côté, évita d'expliquer qu'une surveillance médicale aurait sans doute permis un diagnostic rapide et il mit plusieurs paires de gants blancs pour assurer à Douglas que la mort d'Éléna...

— Mais Éléna n'est pas morte ! l'interrompit Douglas en posant sa main sur le bras du médecin.

Non, bien sûr, songea tristement Léandre.

Quoique ne s'intéressant pas au détail des lois et des mesures de prévention qu'on lui demandait d'appliquer, Douglas s'en tirait plutôt bien. Il procédait par intuition et se trompait rarement. À l'affût du moindre signe de dommage ou de danger, il terrifiait les éventuels contrevenants en les menaçant des pires sévices. Au point où il n'eut, durant les années où il fut garde-forestier, que peu d'infractions graves à signaler aux autorités concernées. Son travail l'autorisait à régner en maître sur la forêt.

À Rivière-aux-Oies, ses méthodes peu orthodoxes suscitèrent d'abord un flot léger (mais régulier) de plaintes. On cessa de les évoquer quand le village vit arriver, par à-coups, des hordes nouvelles de vacanciers, des citadins exténués qui recherchaient un coin d'ombre et d'eau où dépenser leurs économies. Une manne inespérée. Un premier gîte puis une auberge ou un camping commencèrent à surgir sans prévenir, à la veille de chaque été. Le quai fut agrandi deux fois. Les uns et les autres s'improvisaient tantôt maîtres-pêcheurs, tantôt guides de chasse. Le magasin général se mit à vendre de l'attirail sportif mais aussi des assemblages de branches nouées avec du raphia violet, des cailloux collés sur une planchette, des cendriers et des tasses industrielles sur lesquelles était imprimée une photo de l'entrée du village en couleurs délavées.

Le travail de Douglas devenait fastidieux, en particulier de juin à octobre, une période qu'il aurait préféré consacrer à l'inventaire des arbres et à leur martelage plutôt qu'au débusquage de campeurs étourdis et de canoteurs imprudents. Gabrielle et Léandre le voyaient maintenant arriver fatigué, pressé et plus râleur (« Avoue que ça nous change de sa mélancolie », fit remarquer Gabrielle à Léandre qui s'en plaignait). Mais Léandre non plus ne suffisait plus à la tâche et il avait dû s'adjoindre une infirmière pour l'aider à répondre aux besoins estivaux. Ce va-et-vient perpétuel dans la maison durant la plus belle période de l'année ne plaisait à personne et de longues discussions clôturaient dorénavant leurs soirées, au cours desquelles ils constataient ensemble que la vie tranquille, telle qu'ils l'avaient connue jusque-là, était en train de les abandonner.

— Comment ça, un *centre d'achats* ?

Gabrielle venait d'expliquer à Douglas pourquoi, à l'orée de la forêt, un rectangle plus profond qu'un terrain de football avait été entouré, le jour même, de ruban jaune et d'immenses pancartes indiquant un accès interdit. Un homme d'affaires avait fait une forte impression sur le maire, un homme d'affaires puissant et déterminé. Convaincant, en plus, puisque le maire était emballé. Une grande épicerie. On parlait même de dix magasins alors que Rivière-aux-Oies n'en comptait, pour l'heure, qu'un et demi. Et tous ces emplois pour la construction... Un arsenal de grues et de bétonnières était attendu, ce n'était plus qu'une question de jours.

— Et pourquoi pas un boulevard à quatre voies, un hôtel de six étages et des glissades d'eau ? ironisa Léandre.

Gabrielle s'esclaffa mais Douglas restait songeur.

— Cet homme d'affaires, demanda-t-il, il ne s'appellerait pas Antoine Brady par hasard ?

Devant l'air surpris de Gabrielle et de Léandre, il devint livide.

Durant les trois mois que dura la construction du centre d'achats, Douglas resta tapi dans sa forêt. Le temps était frais et pluvieux, plus maussade que d'habitude, et les promeneurs se firent rares. Le garde-forestier en profita pour passer tout son temps auprès d'Éléna. Jamais bien loin du mélèze, il s'enveloppait dans les couvertures qu'elle avait cousues et se rassurait, le nez plongé dans un de ses vieux chandails, les lettres rédigées sur des écorces de bouleau à portée de main. Il lui parlait en attendant que la truite morde à l'hameçon, en calfeutrant la porte de la cabane pour mieux la fermer aux mulots et même quand il devait s'enfermer à cause des nuits trop frisquettes pour dormir dehors. Il lui décrivait les progrès de Rose qui venait d'avoir cinq ans, lui racontait l'attachement de la petite à Léandre et à Gabrielle. Elle s'émerveille de tout ce que tu voulais qu'on lui montre, chuchotait-il au pied de l'arbre. Elle aime le goût des fraises et aussi l'odeur de la terre.

Mais Douglas était nerveux. Par moments, il perdait un peu le nord et aussi le sud. L'ombre de son père dans le voisinage et les mauvais augures qui l'accompagnaient le terrifiaient. Son imagination démarrait au quart de tour, le malheur le narguait. Cet été-là, malgré le vent et les averses, il ne chauffa jamais la cabane de bois rond tellement il eut peur qu'une volute de fumée ne guide

Antoine Brady jusqu'à lui. Il eut froid et mangea son poisson cru. Il se tint tranquille, se contentant d'arpenter les limites de sa clairière. Il essayait de ne pas paniquer et demandait à Éléna ce qu'il devait faire. En caressant les aiguilles du mélèze, il écoutait la réponse du vent.

En l'absence de Douglas, Gabrielle et Rose fréquentèrent assidûment la bibliothèque paroissiale où il n'était pas facile de trouver, parmi le millier de livres rangés sur les rayons, autre chose que des ouvrages religieux. Un jour qu'elle feuilletait un essai de Teilhard de Chardin, Gabrielle fut accostée par le vétérinaire du village, père de deux de ses élèves. Il parla tout bas.

— Je croyais que vous étiez juive.

Elle se rebiffa.

— Eh bien imaginez-vous que les juifs aussi savent lire.

— Ne le prenez pas mal. Je me demandais ce qui pouvait vous intéresser chez Teilhard de Chardin.

— J'hésitais entre *La vie édifiante de Saint Ribert* et celle de Sainte Gudule. C'est là que Teilhard m'a semblé captivant.

Jérôme Fortier sourit et lui glissa à l'oreille qu'il avait chez lui les œuvres complètes de Balzac et d'Émile Zola et de bien d'autres auteurs à l'index qu'il serait heureux de lui prêter si elle acceptait de prendre un café avec lui. Regardant la petite qui s'accrochait à la jupe de Gabrielle, il ajouta :

— J'ai aussi une édition très bien illustrée d'*Alice au pays des merveilles*.

Peu habituée à ce qu'on la courtise, Gabrielle s'empessa de remettre en place les mèches de son chignon en improvisant sur le thème peu compromettant des lapins blancs qui portent la redingote et sont toujours trop pressés. Elle eut quand même l'impression qu'un café lui ferait du bien.

Gabrielle s'absenta souvent alors que les vacances scolaires auraient dû la garder à la cuisine, croyait Léandre. Quand il fermait son bureau, il ne sentait plus les arômes de côtelettes de porc ou de bœuf braisé et trouvait maintenant un mot de quelques lignes qui le guidait vers les restes du frigidaire. La maison était vide.

Elle sortait avec Rose qui attrapa un rhume et fit des otites à répétition et Léandre les confina toutes les deux à l'intérieur durant huit jours. Mais même durant cette semaine où tout aurait pu revenir à la normale, le climat familial se tendait.

— Elle n'est pas un peu jeune pour *Alice au pays des merveilles*?

Gabrielle, plus souriante que jamais, ignorait les remarques. Elle devenait distante et encore plus secrète. Léandre le prit d'autant plus mal que le chantier de construction, avec ses accidents presque quotidiens, alourdissait fâcheusement sa tâche et qu'il ne trouva aucune infirmière, pas même une auxiliaire, pour le seconder cet été-là.

Pour la deuxième fois de sa vie, Léandre se mit à attendre avec impatience le retour de Douglas. Un dimanche, excédé, il décida d'aller le chercher lui-même dans la forêt pour le ramener à la maison. Mais les indications étaient trop vagues et il rentra bredouille au bout d'une heure, plus ronchon qu'à son départ. Ce fut un été interminable.

Lorsque Gabrielle parlait des bontés de la vie à ses élèves, elle savait de quoi il retournait. Tout comme Léandre, elle avait eu un parcours tortueux qui l'avait portée à croire que tout, toujours, aurait le goût fade du devoir. Il lui avait fallu bien des détours avant de trouver Rose. Mais quand Jérôme Fortier la prit, à son tour, dans ses bras, Gabrielle fut saisie d'un vertige, éblouie par l'idée que la perfection avait désormais choisi de s'emparer de son destin. Être ainsi aimée de toutes parts la comblait bien au-delà de ce qu'elle se croyait autorisée à rêver. Elle se découvrit un intérêt subit pour la vaccination de la volaille et les dermatoses équine.

À mi-course, Gabrielle eut cependant le temps de réaliser qu'il serait peu probable qu'elle hérite à la fois du beurre et de l'argent du beurre. C'est Jérôme Fortier lui-même qui, malgré le charme et l'intelligence, malgré les romans emballés dans du papier kraft et les bouquets de fleurs livrés à la maison, enfonça pesamment le clou qui mit fin au rêve.

— Marions-nous !

Ils se connaissaient depuis quelques semaines seulement. Ce jour-là, elle fut prise d'un fou rire qui le vexa.

— Déménage chez moi. Moi aussi je peux te louer une chambre. Tu verras, les filles seront ravies de t'accueillir.

Elle n'en était pas du tout certaine et, cet autre jour, elle se contenta de plaisanter.

— Tu ne passes jamais plus de deux heures de suite avec moi. Tu vas et viens entre chez lui et chez moi. Les gens ont déjà commencé à jaser.

C'était le dernier des soucis de Gabrielle. Elle le lui expliqua patiemment.

— Rose, Rose, encore Rose ! Mais Rose n'est même pas ta fille !

Ce soir-là, Gabrielle attrapa son sac en vitesse, enfila son manteau et quitta la pièce en oubliant son parapluie dans le placard de l'entrée. Elle ne revint jamais le chercher.

Ils étaient à table et mangeaient en silence. La construction du centre d'achats étant terminée depuis huit jours, Léandre faisait moins d'heures supplémentaires. La rentrée obligeait Gabrielle à consacrer ses soirées à la préparation de ses cours, elle ne sortait plus. Rose, que ses cinq ans rendaient remuante, restait mignonne mais devenait énergivore. Ils étaient fatigués.

La fillette leva sa tête bouclée vers les adultes et plissa le nez au-dessus de son assiette en demandant pourquoi elle avait zéro sœur et Jean-Charles en avait trois, lui ? Ils avaient toujours convenu de lui dire la vérité mais, sur le coup, Léandre et Gabrielle parlèrent en même temps et il était impossible de comprendre ce qu'ils essayaient de dire. Rose les regardait, sceptique.

— Tu aimerais avoir une sœur ? lui demanda Gabrielle.

La question était sans malice mais elle glaça Léandre qui chargea son regard d'un lourd sous-entendu. Gabrielle rougit en voyant se ruiner sur eux la silhouette hyperactive des filles de Jérôme Fortier qu'elle n'avait pas revu depuis le soir du parapluie. Elle n'eut pas le temps de se fâcher, Rose les dévisageait avec son sourire des grands jours en déclarant qu'elle aimerait mieux avoir un lapin qui parle.

Ils rirent, mal à l'aise.

— Il faut qu'on discute tous les deux, maugréa Léandre, en lorgnant Gabrielle qui se hâtait de desservir.

C'est précisément ce moment-là que choisit Douglas pour arriver, en demandant d'un ton joyeux s'il y avait une petite fille de cinq ans dans cette maison et si elle s'était ennuyée de son papa. Rose quitta la table à toute vitesse en faisant tomber sa chaise et en hurlant :

— Je vais avoir un lapin, je vais avoir un lapin !

Les embrassades furent cependant de courte durée car la colère de Léandre explosa et se dirigea directement sur Douglas.

— C'est maintenant que tu reviens toi ? Tu pars trois mois sans dire un mot et tu te crois autorisé à rebondir quand ça te chante ?

Douglas déposa Rose et voulut tenter une explication mais Léandre perdit les pédales. Il le fit avec une virulence qui ne lui était pas habituelle et des mots qui distancèrent sa pensée de plusieurs kilomètres. Douglas écouta avec stupeur la rancœur de Léandre, puis les efforts de Gabrielle pour la calmer.

— Laisse-moi tranquille, Gabrielle. Pourquoi tu ne vas pas retrouver ton veuf qui soigne les bovins ?

Ainsi, Gabrielle put jeter à son tour de l'huile sur le feu en se lançant dans une tirade dont personne ne l'aurait crue capable. Elle n'était pas entrée en sacerdoce, elle avait droit à une vie privée, à une vie amoureuse si ça lui plaisait, le vétérinaire était un

homme intelligent, il avait du charme, Rose l'aimait bien...

— Quoi ?

Ils avaient rugi ensemble mais c'est Douglas qui fut le plus rapide et il laissa s'échapper la seule phrase qu'il réussit, au cours de l'empoignade, à dire suffisamment fort pour que tout le monde l'entende.

— Rose a déjà un père et c'est moi.

— Parlons-en de ton sens de la paternité !

Cette fois, Léandre devint hargneux, confondant tout. Son amour pour Éléna. Son amour pour Rose. Et Douglas constamment au travers de sa route... La discussion dérapa et le ton monta d'un cran. Les hostilités tournaient en rond, s'étiraient. Puis :

— Tu laisses mourir ta femme en plein bois et tu as la prétention de croire que tu saurais t'occuper d'une petite fille ?

Un ange n'eut pas tout à fait le temps de passer car ils entendirent Rose sangloter, assise sur une marche de l'escalier, les deux mains agrippées aux barreaux. La guerre cessa sur-le-champ.

Douglas courut à la cuisine préparer un chocolat chaud parce qu'il savait que c'était ce qui calmait Rose le plus rapidement. Pendant ce temps, Gabrielle s'élançait vers la gamine pour la consoler et Léandre se mettait à faire le pitre pour la déridier. Quand Douglas revint, quelques minutes plus tard, il regarda Léandre et Gabrielle penchés sur Rose dans l'escalier. La petite reniflait mais ne pleurait

plus, Gabrielle l'entourait de son bras en lui racontant une histoire d'animaux qui jouaient à celui qui crierait le plus fort et Léandre lui caressait les cheveux en opinant à tout ce que disait Gabrielle.

Douglas posa la tasse sur la table basse du salon et sortit discrètement.

Le chagrin de Douglas le galvanisa. Il rama avec vigueur jusqu'à chez lui. Dans la cabane, il attrapa ses vêtements et quelques objets qu'il empila dans son sac. Il rassembla ses livres, les ficela en deux gros colis bien compacts et y glissa les lettres d'Éléna. Il empaqueta aussi des vivres et jeta le tout au fond du canot.

Quand il revint dans la clairière, il fit un dernier tour du propriétaire. Tout était paisible. Il marcha vers le mélèze, s'agenouilla devant lui et serra le tronc étroit dans ses bras.

— On s'en va, Bouclette.

Il commença par briser le muret. Puis il sortit la pelle de l'appentis et creusa autour de l'arbre en faisant très attention de ne pas en abîmer les racines. Il fouillait dans la terre, suivait les ramifications larges et plissées qui s'emberlificotaient sur une longueur étonnante pour un arbre aussi jeune. Il utilisait ses mains pour ne rien briser. Il y mit un tel soin que l'entreprise dura plusieurs heures.

Quand Douglas eut l'impression d'avoir dégagé tout le réseau souterrain du mélèze, il s'accrocha au tronc et le fit pivoter délicatement. L'arbre ne résista pas. Il tomba mollement sur le côté en laissant ses branches maigres amortir sa chute. Douglas le tira du sol. Dans l'enchevêtrement des racines, il reconnut la poignée en cuir noir de l'étui à clarinette.

La nuit était sombre et Gabrielle ne distingua d'abord rien de la masse opaque qui se tenait devant elle. Même la voix de Douglas était méconnaissable.

— Comme je suis heureuse que ce soit toi. Léandre ne pensait pas un seul mot de ce qu'il a dit, je te le jure.

— Je pars.

— Ne sois pas ridicule, entre. Ce n'était qu'une dispute. Léandre est épuisé. Demain il s'excusera, je le connais.

Douglas n'entra pas. Il lui tendit les livres et la clarinette. « C'est pour Rose », articula-t-il avec difficulté. Puis, tandis que Gabrielle posait les paquets par terre sans prendre le temps de regarder de quoi il s'agissait, il décrivit, d'une voix éteinte, le mode d'emploi de la transplantation de l'arbre. Une grande fosse. Un lieu ensoleillé. Derrière la maison, par exemple. En douceur. Du compost et un peu de chaux. Un bon tuteur pour le premier tiers du tronc. Il ne fallait pas que le collet de l'arbre se retrouve sous la terre. Et de l'eau, beaucoup d'eau.

Gabrielle, abasourdie, vit le mélèze qui gisait sur la galerie, les racines enveloppées dans de grands linges humides.

— Tu es devenu fou !

— Promets-moi que tu le feras. Demain. Promets-le-moi sur la tête de Rose.

— ... D'accord. Je te le promets.

Douglas la remercia, lui fit une rapide accolade et repartait déjà quand Gabrielle essaya encore de le retenir.

— Tu ne veux pas au moins prendre le temps de lui dire au revoir ?

— Je ne peux pas. Si je le fais, je l'emmène avec moi.

Pressé d'en finir, il s'éloigna d'un pas rapide tandis que Gabrielle restait dans l'embrasure de la porte à scruter l'obscurité. Elle y demeura jusqu'à ce qu'elle crût voir le canot de Douglas filer en direction du fleuve et de son estuaire.

Accéléré

Après la première pelletée de terre qui creusa la fondation du centre d'achats, Antoine Brady ne remit jamais les pieds à Rivière-aux-Oies. Mais cela n'empêcha pas le village de se métamorphoser sous son emprise. Un chamboulement qui ne creva les yeux de personne. Il s'opéra de fil en aiguille, dissimulé sous le vocabulaire exaltant du progrès. L'avenir, alors, appartenait aux villes pansues. On ne saura jamais si ce fut le flot continu de nouveaux arrivants qui entraîna l'aménagement d'une grande scierie au cône fumant, d'entrepôts massifs en tôle ondulée et de quelques usines spécialisées. Ou si la scierie, les entrepôts et les usines ne furent pas créés pour rendre possible la construction de routes avec leurs lotissements perpendiculaires, tachetés de maisons à bon marché, toutes identiques. À moins que ça n'ait plutôt été les maisons neuves et la promesse d'en construire d'autres encore qui, petit à petit, attirèrent tous ces gens venus d'ailleurs pour travailler à la scierie, dans les entrepôts et dans les usines.

Toujours est-il qu'un matin, Rose fut la première à remarquer qu'on n'entendait plus la rivière de la fenêtre de sa chambre. Elle bondit hors du lit et descendit l'escalier en trombe pour annoncer la nouvelle à Léandre et à Gabrielle qui déjeunaient dans la cuisine. Ils la contemplèrent un moment pendant qu'elle s'agitait. Plus grande que les filles de

son âge. Le visage perdu sous une tignasse de boucles. Tantôt sombre, tantôt cabotine. Un tempérament imprévisible. Elle ne ressemblait à personne. Sans doute était-ce normal. Après tout, Rose avait eu deux pères, deux mères et un arbre pour la modeler, ce qui n'est pas donné à tout le monde.

Douglas non plus ne revint pas à Rivière-aux-Oies et s'il téléphona, il ne parla pas. Mais il écrivit. Des enveloppes brunes, sans adresse de retour, arrivèrent régulièrement pour Rose. Chacune contenait un carnet, plus ou moins épais, dans lequel il parlait d'Éléna, mais aussi de Mozart, de Rimbaud et de Whitman. Une prose sage et une écriture serrée recouvraient généreusement les pages lignées.

À part Éléna et les artistes d'une autre époque, il n'était que rarement question d'êtres humains dans ces carnets. Douglas décrivit plutôt et d'abord les sapins qui portaient son nom, hauts de quatre-vingt-dix mètres, dont les cônes couvraient le sol d'une île entière et qui confirmèrent à Léandre et à Gabrielle qu'il s'était dirigé vers l'ouest. Puis, le plus grand océan du monde, des vallées profondes et encaissées, des séquoias géants. Des lacs verts, des lagons bleus, des flamands roses. Un chapelet d'îles. Des mangroves avec leurs racines dressées au-dessus du sol. Une forêt de bambous maigrichons aux troncs si étroitement alignés qu'il était impossible de s'y faufiler. Jusqu'à ce baobab sacré, surgi de nulle part... Douglas voyagea beaucoup.

Ces pistes mais surtout les cachets d'oblitération et les timbres, conservés précieusement par ordre d'arrivée dans un cahier d'écolière, permirent de suivre l'itinéraire de

Douglas. Léandre colla sur le mur de la chambre de Rose une immense carte du monde commandée à Sélection du Reader's Digest sur laquelle, tant qu'elle fut enfant, la fillette marqua au feutre rouge les endroits où se trouvait son père.

Durant quelques années, Rose reçut les carnets comme un jeu qui, apparemment en tout cas, l'amusa follement. Mais au fur et à mesure que le tracé du parcours de Douglas sembla l'éloigner définitivement de Rivière-aux-Oies, elle se mit à rêver de chemins, maritimes ou terrestres, qui lui ramèneraient son père. Car, depuis ses cinq ans, Douglas avait raté tous les Noël's et tous les anniversaires de Rose. Il n'avait été présent à aucune des saynètes scolaires auxquelles elle participa et pas non plus au festival de musique provincial où elle remporta le premier prix. Il n'était pas là quand elle se cassa la jambe en patinant et qu'elle dut se déplacer en béquilles durant presque tout un hiver. Il ne la vit pas grandir et réciter par cœur des poèmes qu'elle choisissait pour lui plaire, ou se déguiser en saule pleureur pour l'Halloween. Il ne lui apprit pas les rudiments des langues étrangères qu'il commençait à maîtriser et il ne lui inculqua pas de notions de philosophie. Toutefois, il lui transmit sa ferveur pour la nature et, par la force des choses, il lui enseigna la géographie.

Léandre ne sut jamais refuser quoi que ce soit à Rose ce qui, à l'occasion, n'avait pas manqué de susciter de vives discussions avec Gabrielle.

S'il était de notoriété publique qu'il était absolument fou de la chevelure de sa fille, ce fut pourtant lui qui accepta de l'accompagner chez la coiffeuse pour l'y faire défriser, une opération qui tourna au désastre mais à laquelle il s'était gentiment plié lorsque l'adolescente l'en avait supplié en jurant que rien d'autre ne pouvait la rendre heureuse. Il lui acheta aussi une hideuse robe verte à froufrous qu'elle avait vue dans un catalogue et sur laquelle elle avait jeté son dévolu, mais qu'elle ne porta jamais. C'est encore lui qui fit venir à grands frais un vétéran d'un village voisin qui, ayant jadis fait partie d'une fanfare militaire, s'avéra être le seul qui puisse enseigner à Rose les rudiments de la clarinette. Quand l'élève surpassa le maître, il offrit à Rose un piano et fut toujours le plus attentif spectateur de ses progrès.

La construction d'un hôpital à Rivière-aux-Oies causa bien du souci à Léandre mais lui permit néanmoins de prendre des vacances. Il en consacra chaque instant à Rose et, s'il ne put généralement pas l'emmener où elle le souhaitait (« Les okoumés poussent en Afrique équatoriale ; si on allait au Gabon ? »), il la conduisit le plus souvent possible dans la

grande ville où il dépensa des fortunes en billets de concerts.

De ses rares expéditions seul à l'extérieur de Rivière-aux-Oies, pour accompagner un malade dans un grand centre ou pour assister à un congrès, il ramenait des valises remplies de tout ce qu'il croyait susceptible de faire plaisir à sa fille : des recueils de poésie (lui qui n'en lisait jamais), des partitions de musique (lui qui n'y connaissait rien), des atlas abondamment illustrés (lui qui craignait plus que tout de la voir partir au loin rejoindre Douglas). Rose, toujours émue par les délicatesses de Léandre, ne lui signala jamais qu'elle possédait déjà un exemplaire des poèmes d'Anne Hébert ou que l'arrangement du prélude de Chopin était trop simple pour elle qui maîtrisait depuis peu la partition originale. Ni que les atlas la rendaient triste.

Personne ne sut mieux prononcer le nom de Gabrielle que Rose. Elle disait « Schmulewitz » en arrondissant sa bouche gourmande et on avait l'impression qu'elle récitait une prière. Gabrielle fondait chaque fois et en oubliait la moitié des préceptes de base de l'éducation des enfants.

Tant que Rose fut petite, cela se passa exactement comme le proposait le docteur Spock et on aurait dit que le tempérament de Gabrielle était taillé sur mesure pour la maternité. Mais une fois Douglas parti, la fillette devint plus capricieuse et Gabrielle dut apprendre à ramer. L'année tant attendue qui lui permettait de la garder à l'école avec elle était pourtant arrivée.

Écoutant le conseil des mères de certains de ses élèves, elles-mêmes absorbées par leur progéniture, elle crut bon, pour faire contrepoids au laxisme de Léandre, d'établir des règles que Rose s'empressait d'enfreindre, mais toujours à la limite du défendable. Pas plus d'une amie à la fois dans sa chambre et Rose en invitait une, tandis que les autres surgissaient à l'improviste quelques minutes plus tard. Deux heures de devoirs le soir et une demi-heure de piano par jour : Rose inversait le temps consacré aux livres et à la musique et se débrouillait quand même pour réussir tous les examens. Le lit fait tous les matins et, tous les matins, le lit était fait mais l'édredon ou les oreillers étaient posés

n'importe où parce que «qui a dit qu'un oreiller était obligé de nous attendre contre le mur ? ». Ça amusait Léandre.

Gabrielle s'énerva souvent mais tenta toujours des rapprochements. Rose, en vieillissant, se braqua et évita les tête-à-tête. Elle choisissait un pupitre au fond de la classe. Elle s'enfermait dans sa chambre. Elle passait des heures, été comme hiver, dans le jardin, sous le mélèze.

Ni Léandre, ni Gabrielle n'avaient cru nécessaire d'expliquer tout de suite à Rose que le mélèze était censé représenter l'improbable résurrection d'Éléna. Ils s'étaient contentés de dire que Douglas l'avait laissé en cadeau avant de partir et ils le plantèrent comme prévu, au milieu du terrain, derrière la maison.

L'arbre avait vite repris de la vigueur. Il faut dire que Rose lui voua un véritable culte et qu'elle s'en occupa davantage que d'autres enfants d'un chien ou d'un chat. Son quotidien se rythma de poudre d'os et d'arrosages. La fillette se plongea dans l'*Encyclopædia Britannica* comme si c'eût été un guide d'horticulture. Elle entretint une relation épistolaire courte mais intense avec le Cercle des fermières d'un village voisin pour leur soutirer des techniques de marcottage. Elle passa des heures à s'arracher les yeux sur des images d'écailles et de cônes, qu'elle voulait être certaine de reconnaître.

Sans que le moindre encouragement ait été formulé en ce sens, le mélèze prit une

place démesurée dans la vie de Rose qui courait le saluer avant et après l'école et passait avec lui de grands après-midis de ses jours de congé. Pendant ce temps, Gabrielle devait se contenter de petits rituels maternels faits de ballons d'anniversaire à gonfler, de chambre à ranger, d'ourlets à défaire et de glaçages au chocolat. Avec la nouvelle école et les jeunes institutrices qui arrivaient en renfort, elle était débordée. La levée de l'interdit sur les livres et l'organisation d'une bibliothèque la tenaient aussi très occupée. Mais le samedi, entre sa planche à repasser et *La cuisine raisonnée*, Gabrielle attendait en silence le moment de renouer avec sa fille.

— Pourquoi tu me donnes tout ça ? C'est quoi ? De l'écorce de bouleau ?

— Ce sont des lettres que ta mère a écrites à Douglas.

— ... Ma vraie mère ?

Le cœur de Gabrielle se serra.

— Oui. Des lettres d'Éléna, ta vraie mère.

Gabrielle voulut suggérer qu'elles les lisent ensemble mais Rose s'était déjà enfuie avec le paquet, derrière la maison, évidemment. Elle se contenta donc de l'observer de la cuisine, comme elle en avait maintenant pris l'habitude. L'adolescente s'était adossée au mélèze. Elle déroulait à deux mains les écorces sèches en prenant garde de ne pas les briser.

Accoudée au comptoir de la cuisine, Gabrielle épia Rose par la fenêtre jusqu'à ce qu'elle ait lu toutes les lettres. Puis elle alla la rejoindre.

— Ne sois pas triste, avait-elle dit en s'asseyant par terre auprès de sa fille. Ceux qu'on aime ne nous quittent pas.

Pendant vingt-cinq ans, Gabrielle avait tu la plupart de ses souvenirs les plus douloureux et refusé de lire les témoignages ou de voir les films qui rappelaient la Shoah. Elle ne s'était jamais intéressée à la télévision. Elle avait toujours eu de la difficulté à regarder

dans les yeux les gens qu'elle ne connaissait pas quand on les lui présentait. Elle avait conservé une peur phobique des chiens et demeurait incapable de garder son calme devant des cris, en particulier s'ils émanaient d'une foule. La sirène du train de marchandises qui, deux fois par jour, passait dorénavant de l'autre côté de la rivière la faisait frissonner chaque fois, quelle que fût la saison. Elle expliqua tout ça à Rose.

Puis, doucement, elle lui révéla aussi pourquoi elle détestait, plus que tout au monde, la fumée grise de la scierie.

— Tu sais, moi aussi j'ai aimé ta mère, avait expliqué Léandre à Rose, quelque temps après.

Ce n'était pas que Rose doutât de la sincérité de Léandre. Elle le fixait en fermant à demi les yeux et en essayant de l'imaginer en jeune et vigoureux médecin qui aurait pu charmer Éléna. C'était difficile.

— Tu n'aurais pas une photo ?

— Non.

— Elle était jolie ?

— Très jolie. Elle avait les mêmes cheveux que toi mais les siens étaient noirs. Elle avait aussi ton sourire et elle était vive et indépendante. Comme toi.

— Vraiment ? Tu trouves que je lui ressemble ?

C'étaient maintenant de longues conversations où le père et la fille évoquaient ensemble quelqu'un qu'ils n'avaient connu ni l'un ni l'autre. Gabrielle se taisait et les écoutait attentivement, habituée à vivre aux côtés d'Éléna. Mais le jour où Rose voulut savoir où était enterrée sa mère, les explications de Léandre et de Gabrielle furent trop évasives pour que la jeune fille accepte de s'en contenter.

Plus Rivière-aux-Oies prenait de l'expansion, plus sa forêt reculait, mangée par le centre d'achats d'abord et ensuite par d'autres constructions qui avaient toutes l'air de hangars. Par contre, aux abords de la route qui longeait la rivière vers l'ouest sur des dizaines de kilomètres encore, rien ne semblait avoir changé sinon le fait que le chemin de terre fut dorénavant asphalté, élargi et plus achalandé.

— Ce serait à peu près ici, évalua Léandre en garant la vieille Volvo sur l'accotement.

Ils sortirent de la voiture, saisis par le vent cinglant de l'automne qui faisait tournoyer les feuilles dans un ciel sans soleil. Rose tenait contre elle un bouquet de fleurs blanches achetées avant de partir. Ses parents essayaient de se donner une contenance en bavardant comme s'il s'était agi d'une promenade ordinaire. Mais une tristesse gluante les accompagnait.

Aucun sentier n'invitait à entrer. Il fallait enjamber le fossé, pousser soi-même les branches dégarnies des amélanchiers pour se frayer un passage parmi les épinettes. Gabrielle commençait à regretter l'expédition mais avant qu'elle n'ose manifester ses appréhensions, Léandre avait déjà entrepris de leur tracer le chemin. Ils s'y engouffrèrent à la queue leu leu et n'eurent pas à peiner bien longtemps. Après quelques mètres seulement,

Rose et Gabrielle entendirent Léandre lancer un juron sonore.

Ils se retrouvaient non pas dans une forêt de plus en plus dense mais dans une steppe aride où s'amoncelaient, pêle-mêle, des amas de terre, de racines, de branches sèches et de bois mort. De temps en temps, un tronc maigre restait encore debout. Entre les ornières laissées par des camions d'au moins quarante tonnes, s'il fallait en juger par les traces de roues, se dressaient des centaines et des centaines de larges écots. Chaque souche était une cicatrice, un petit tabouret en attente de spectateurs.

Mais pour regarder quoi? On aurait dit une terre stérile. Pins, sapins, érables, bouleaux, chênes, trembles... tout avait été rasé au niveau du sol et couché en piles hautes, çà et là.

Immobiles, ils contemplèrent en silence la désolation du paysage qui s'étendait à perte de vue. Le vent, plus agressif dans la plaine défrichée, ajoutait à l'atmosphère déjà lugubre. Malgré le froid, ils s'avancèrent sur la terre détrempée en contournant les mottes et les troncs. Ils prirent des directions différentes, les yeux rivés sur le sol couvert de sciure. Comme si un quelconque indice allait brusquement donner un sens à leur expédition.

Sans le savoir, ils marchèrent peut-être sur les restes d'Éléna. Rose dut se résigner à déposer ses fleurs au hasard, quelque part au milieu d'un cimetière géant.

Musique

Douglas explora le monde. Il se buta à la violence des fous et à leurs guerres, qu'elles durent six jours ou six ans. Il fréquenta des pays de famine et de grand dénuement et d'autres, si obèses qu'ils dormaient le nez dans la poubelle. Mais partout et avec la même fougue, il s'évertua à traquer la perfection pour l'offrir en cadeau à Rose.

Ses carnets rédigés avec application lui donnèrent l'illusion d'une relation jamais interrompue avec sa fille. Il lui arriva cependant de ne plus pouvoir résister à l'envie d'au moins entendre sa voix. À quelques reprises, lorsque ses économies le lui permirent, il se rua sur une cabine téléphonique et composa le numéro de la maison de Rivière-aux-Oies mais il ne réussit jamais à tomber sur Rose. Léandre décrochait. Douglas raccrochait.

La terre entière présenta à Douglas Létourneau une multitude de jeunes femmes maigrichonnes aux cheveux noirs et bouclés sous les jupes desquelles, de temps à autre, il pouvait faire semblant. Les nuits d'hôtel à quelques dollars ne réussirent qu'à dissiper le mirage. Le deuil en bandoulière, il n'apprit pas à se refaire des souvenirs.

Un soir, allongé dans le dortoir de la cale où il trouvait rarement le sommeil, il écouta ses camarades ronfler. C'est là qu'il prit sa décision. Son cargo était en route vers

Melbourne où il espérait avoir le temps de voir les eucalyptus géants de Ferntree Gully pour les décrire à Rose. Ce serait le dernier souvenir de voyage qu'il lui enverrait. Tout de suite après, il trouverait un moyen de rentrer chez lui.

Contrairement à ses parents et aux huit cent vingt-trois personnes qui habitaient Rivière-aux-Oies quand le docteur Patenaude s'y était installé, Rose ne connut rien d'autre que l'essor frénétique de son patelin. Si elle fit ses premiers pas dans un minuscule village de campagne où le climat imprévisible produisait une flore miraculeuse, elle termina son cours secondaire dans une petite ville industrielle qui sentait le soufre dès que les vents s'amenaient de l'est.

À la rigueur, on finissait par s'habituer à l'enlaidissement de Rivière-aux-Oies, à ne plus se souvenir d'un chemin de traverse ou d'un orme qui avaient déjà compté. Mais il en allait autrement des mentalités qui accompagnaient le gâchis esthétique. L'avidité aveugle traînait dans son sillage des bouleversements auxquels ni Gabrielle, ni Léandre, ni leurs amis ne se résignaient. Sans même s'en rendre compte, leur attachement à Rivière-aux-Oies ne tint plus, à la longue, qu'au fil très incertain de la nostalgie.

Le fil céda le matin où, alors qu'il partait pour l'hôpital, Léandre trouva le devant de sa galerie recouvert de graffitis haineux dirigés contre Gabrielle. Ce jour-là, il piqua sa plus célèbre colère et suggéra, sans réfléchir, qu'il était peut-être temps de vendre la maison pour tout recommencer ailleurs. Gabrielle acquiesça immédiatement. Quant à Rose, elle accepta de les suivre, mais « à condition de

promettre-jurer que le mélèze parte avec nous ». Léandre et Gabrielle promirent-jurèrent.

Le projet de départ se précipita lorsque Rose fut invitée à passer le concours d'entrée du Conservatoire de musique. Les pièces imposées, en particulier les études de Czerny, lui donnèrent du fil à retordre et, dans la maison, l'hiver fut tendu.

En mars, Léandre et Gabrielle accompagnèrent Rose dans la grande ville pour l'épreuve d'admission. Ils y restèrent quelques jours. Léandre en profita pour rencontrer les responsables d'hôpitaux universitaires et Gabrielle, surmontant ses appréhensions, visita avec Rose le Musée de l'Holocauste. Au retour ils étaient déjà, en quelque sorte, ailleurs.

La réponse du Conservatoire – Rose était acceptée – arriva à la fin du mois de mai, en même temps que le dernier carnet de Douglas, posté de Nouvelle-Guinée. Je reviens. Attends-moi.

Rose attendit le retour de son père durant exactement cent jours. Elle faisait peine à voir, ne dormant que quelques heures la nuit, toujours sur son trente-six, se jetant sur le téléphone à la première sonnerie et guettant par la fenêtre du salon dont elle soulevait le rideau à tout bout de champ.

Pendant ce temps, il fallait vider la maison, ce qui fut plus simple que de trouver le moyen de déménager le mélèze. Gabrielle eut finalement une idée.

Rose pleura quand le mélèze fut abattu. Elle le regarda se faire débiter, écorcer et broyer. Elle eut du mal à le laisser partir et fut soulagée quand il revint, quelques semaines plus tard, sous la forme de paquets de feuilles un peu rigides. Durant tout l'été, elle écouta Gabrielle taper à la machine.

À la fin du mois d'août, une fête organisée par les amis et les collègues de l'école et de l'hôpital devait souligner joyeusement le départ du médecin, de l'institutrice et de la jeune pianiste. Mais les mouchoirs toujours propres et bien pliés de Léandre épongèrent plus d'yeux cet après-midi-là que durant l'ensemble des années au cours desquelles ils s'étaient passés de main en main à Rivière-aux-Oies.

Tôt le lendemain matin, Léandre, Gabrielle et Rose s'entassaient dans la Volvo bringue-balante, suivis de près par le camion de déménagement.

Muni d'un faux passeport, Douglas eut de la difficulté à faire le rebours des milliers de kilomètres qui le séparaient de Rose et d'Éléna. À raison de vingt-cinq nœuds par jour, son cargo atteignit Vancouver en quelques semaines. Par la suite, le pays s'avéra beaucoup plus vaste que les économies de Douglas, qui se rapprocha de Rivière-aux-Oies en train. Sur le quai de la dernière gare qu'il put s'offrir, il choisit de rentrer par le seul chemin sur lequel il était assuré de ne rencontrer que des amis. Il parcourut la forêt boréale à pied.

Lorsqu'il téléphona, la voix n'était pas celle de Gabrielle mais la dame n'avait pas hésité à donner la nouvelle adresse des Pate-naude à Douglas qui s'y rendait maintenant d'un pas alerte. Il avait eu du temps à profusion pour imaginer ses retrouvailles avec Rose. Il était prêt à tout et peu lui importait qu'il ne retrouve pas sa fille à Rivière-aux-Oies, comme il l'avait souhaité. Il irait au village après, revoir Éléna.

La grande ville était animée, presque belle, couverte d'une neige toute neuve que rosisait le soleil paresseux de décembre. Dans le quartier qu'habitait Rose, les immeubles déversaient leurs escaliers sur les trottoirs. Ils se ressemblaient tous et Douglas fut attentif aux numéros. Quand il trouva, il retarda un peu le moment de sonner pour se défroisser et reprendre son souffle. Il était heureux.

Le sourire et les cheveux d'Éléna lui ouvrirent la porte.

Rose ne l'accueillit pas en lui sautant au cou et en le couvrant de baisers comme quand elle était petite. Intimidée, elle sourit sans rien dire. Il fit un pas vers elle pour la prendre dans ses bras mais elle mit immédiatement entre eux un objet qu'une seconde auparavant elle tenait caché dans son dos.

— Regarde papa, notre mélèze. Je l'ai toujours avec moi.

C'était un livre. Environ deux cents pages reliées sous une couverture cartonnée. Le titre, *Les carnets de Douglas*, lui alla droit au cœur.

Fin

Générique (par ordre d'apparition)

Antoine Brady n'a croisé son fils Romain qu'une seule fois. C'était dans le quartier anglais de Kuala Lumpur où ils ne se sont reconnus ni l'un ni l'autre parmi la foule. Brady sortait d'un grand hôtel, satisfait du rabais que les Malaisiens lui avaient consenti sur l'achat de plantations d'huile de palme. Il restait encore au vieil homme le temps de jouer dix-huit trous avant de rentrer. Son avion privé s'est abîmé la nuit suivante dans l'océan Pacifique. La mort du milliardaire a été annoncée en première page de la plupart des journaux occidentaux, deux jours plus tard.

Alexina Brady a reçu le coup de fil lui annonçant la disparition de son mari alors qu'elle commençait tout juste à se détendre chez l'esthéticienne. À sa demande, on lui a collé le récepteur à l'oreille. Même si elle avait voulu poser une question, le masque d'argile blanche s'était déjà trop durci pour que sa bouche parvienne à articuler un son. Elle a quitté la clinique pour se consacrer durant dix jours à l'organisation de somptueuses funérailles auxquelles elle a assisté la tête ailleurs, à la fois distraite par le grand nombre de caméras présentes et assommée par une dose trop forte de Valium dont elle n'a plus su se passer jusqu'à la fin de sa vie.

Assise à côté de sa mère dans la première rangée de la cathédrale, May Brady est restée impassible. La fortune dont elle héritait la plaçait à la tête d'un empire qu'elle n'avait aucune intention de diriger mais dont elle entendait bien tirer le maximum. Pendant l'hommage rendu au défunt par le premier ministre, May a passé en revue les conseillers des Brady en se demandant à qui elle pourrait faire suffisamment confiance pour s'assurer une vente rapide et rentable de tous ses actifs. Digne fille de son père, elle a vendu au plus offrant avant de s'installer à demeure aux Bermudes.

Le prêtre venu fermer les yeux de Rose Tavernier après que son mari l'eut battue à mort s'est souvent agenouillé au bout de la dernière rangée du petit cimetière de Saint-Lupien. Pris de remords après l'incendie, c'est lui qui a insisté pour payer de sa poche une nouvelle pierre tombale et, même si aucun reste humain n'a pu être mis en terre aux côtés de Rose, les noms d'Éléna et de son père Eugène figurent désormais sur la stèle de marbre gris.

À Sainte-Palmyre, le manoir à fausses tourelles est vide depuis la mort d'Alexina. Le professeur de musique s'est très tôt exilé à New York où il a effectué des remplacements de dernière minute dans un bar de Grove Street. Les domestiques ont quitté la ville sans laisser d'adresse.

Le fils de l'épicier auquel le père d'Éléna l'avait destinée a disparu subitement, durant la nuit de la Saint-Jean. Si Éléna l'avait épousé, elle serait devenue veuve au bout de quelques semaines seulement et elle n'aurait jamais su ce qu'il était advenu de son grand dadais d'époux dont le corps, trouvé dans un ruisseau par les policiers, a été inhumé à la hâte dans un caveau familial. Le nom de Romain Brady est inscrit sur une plaque de bronze très sobre.

Le monastère des Petites-sœurs-du-Saint-Carmel a été vendu vingt ans après qu'Éléna y soit passée, pour cause de pénurie de vocations et parce que la plupart des religieuses avaient déjà déménagé dans le cimetière qui y est adjacent. Transformé en résidence pour personnes âgées, il propose un hébergement haut de gamme qui inclut un restaurant, des boutiques, une salle d'exercices, des soins de massothérapie et une piscine. Fumeurs s'abstenir.

Tout le monde n'a pas les moyens de finir ses jours dans un ancien monastère. Le camionneur qui avait rebaptisé Romain Brady a vieilli seul, loin de sa famille, parqué avec trente-six autres bénéficiaires dans un édifice dont les pièces communes offrent une vue imprenable sur l'autoroute. Madame Taillon, l'ancienne enseignante d'Éléna, de même que l'ex-chef de police de Saint-Lupien n'ont pas eu plus de chance.

À partir du moment où ils ont su lire et, surtout, compter, les habitants de Rivière-aux-Oies ont semblé plus pressés que d'autres de changer de siècle.

Le brochet et la truite se font rares dans la rivière où pêcher est devenu hasardeux, non seulement à cause de l'accès à l'eau, interdit aux alentours de la ville, mais aussi parce que l'eau elle-même, moins claire qu'avant, dégage une odeur liée, pensent certains, aux fongicides utilisés pour traiter le bois de la scierie. Les frites de Rivière-aux-Oies sont toujours aussi grasses et molles mais la taverne qui en a eu l'exclusivité durant un demi-siècle a fermé ses portes et été démolie en une heure. Il n'y a plus de ferme dans le Rang-d'en-arrière, platement renommé *6^e rue*. Le quai a été évincé par un pont à poutre qui relie la ville à sa rive opposée où, là aussi, le ciment et la tôle ont surgi du sol. La rue Principale, devenue un boulevard depuis qu'on y a aménagé quatre voies, est repérable de loin en raison de son hôtel de six étages et de ses glissades d'eau. Le notaire Gingras est un homme comblé. Il a fait des affaires d'or.

Après treize années d'exil, Douglas Létourneau s'est posé quelque temps dans la grande ville où Gabrielle et Léandre lui avaient réservé une chambre de leur appartement. Il y est demeuré quelques mois et continue à y revenir, mais il a préféré s'installer dans une forêt isolée où il gagne sa vie comme gardien de pourvoirie. Même âgé, il parle toujours avec affection aux mélèzes qu'il côtoie et, depuis que Rose lui a redonné sa clarinette, il lui arrive encore très souvent de faire taire les oiseaux.

Léandre Patenaude n'a jamais présenté ses excuses à Douglas. Mais il l'a serré si fort en pleurant, le jour où il l'a retrouvé, que ce fut tout comme. Professionnel consciencieux, il a suivi à la lettre le serment d'Hippocrate jusqu'à son dernier jour de travail à l'hôpital. Il avait alors soixante-dix ans. Aujourd'hui, il vit entouré de photos qu'il ne se lasse pas de regarder et quand il raconte ses souvenirs, il ne néglige jamais de signaler que la vie a été particulièrement généreuse avec lui.

Gabrielle Schmulewitz a pris sa retraite de l'enseignement l'année où Rose fut admise au Conservatoire. Dans la grande ville, elle a donné chaque année une trentaine de conférences dans les écoles. Avant de mourir, elle a eu le temps de retourner en Europe où elle a assisté avec Léandre aux cérémonies commémorant le cinquantième anniversaire de la libération des camps d'Auschwitz. Rose est restée, jusqu'à la fin, son plus grand amour.

Rose est grande et sensible comme Douglas, vive et bouclée comme Éléna, généreuse et impulsive comme Léandre, fidèle et indulgente comme Gabrielle. Elle vénère les arbres au point de monter aux barricades chaque fois qu'un boisé est menacé. Après le Conservatoire, elle a fondé, avec des amis, un quatuor dont le répertoire d'œuvres du 19^e siècle connaît un certain succès. Elle est tombée amoureuse du violoncelliste. Ils ont eu un fils qu'ils ont toujours emmené avec eux en tournée. Il s'appelle Romain.

DÉJÀ PARUS CHEZ ALTO

Nicolas DICKNER

Nikolski

Clint HUTZULAK

Point mort

Tom GILLING

Miles et Isabel
ou La belle envolée

Serge LAMOTHE

Le Procès de Kafka
(théâtre)

Thomas WHARTON

Un jardin de papier

Patrick BRISEBOIS

Catéchèse

Paul QUARRINGTON

L'œil de Claire

Alexandre BOURBAKI

Traité de balistique

Sophie BEAUCHEMIN

Une basse noblesse

Serge LAMOTHE

Tarquimpol

C S RICHARDSON

La fin de l'alphabet

Christine EDDIE

Les carnets de Douglas

Rawi HAGE

Parfum de poussière

Sébastien CHABOT

Le chant des mouches

Margaret LAURENCE

L'ange de pierre

Marina LEWYCKA

Une brève histoire du
tracteur en Ukraine

Thomas WHARTON

Logogryphe

Margaret LAURENCE

Une divine plaisanterie

Howard MCCORD

L'homme qui marchait
sur la Lune

Dominique FORTIER

Du bon usage des
étoiles

Alissa YORK

Effigie

Max FÉRANDON

Monsieur Ho

Alexandre BOURBAKI

Grande plaine IV

Lori LANSSENS

Les Filles

Révision : Yann Rousset
Composition et infographie : Isabelle Tousignant
Conception graphique : Antoine Tanguay
Photo de la couverture : David Gagnon

Éditions Alto
577, rue Lavigueur, # 2
Québec QC
G1R 1B7
www.editionsalto.com

